



# RANDAL,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

M. FÉLICIEN MALLEFILLE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 3 décembre 1838.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

RANDAL.....	M. JEMMA.
BARON DOLMAY.....	M. MARIUS.
RÉGA.....	M. SAINT-HILAIRE.
EDMOND.....	M. MELINGUE.
HENRIOT.....	M. TOURNAN.
LOUISE.....	M <sup>lle</sup> THÉODORINE.
PAUVRETTE.....	M <sup>lle</sup> MAYER.
UNE SERVANTE.....	M <sup>lle</sup> JULIENNE-STÉPHANY.
UN DOMESTIQUE.	
AUTRE DOMESTIQUE.	



## ACTE PREMIER.

Un salon d'été donnant sur un jardin.

### SCÈNE I.

LE BARON, RÉGA.

LE BARON.

Oui, monsieur, ces hommes sont à craindre. La presse enveloppe à cette heure le monde, et les plumes éloquentes pèsent maintenant dans la balance des empires, comme autrefois les épées victorieuses. Voltaire a remplacé Attila, et aux invasions des Huns ont succédé les invasions des philosophes. Après dix ans de paix, l'Europe monarchique garde encore les traces de leur passage. Il faut que cette secousse ne se renouvelle pas; il faut que la politique, comme un fleuve désenflé, rentre pour jamais dans son lit. Or, pour calmer dans leurs extrêmes profondeurs toutes ces masses émues qui grondent encore sourdement, nous devons éteindre d'abord tout le feu qui les soulève; pour faire dormir le peuple, faisons taire les penseurs: dès que la pensée parle, la révolution hurle. Chaque encyclopédie prépare une révolution, chaque contrat social couve une Convention, et tous les Figaros cachent des Robespierres. Nous ne

pouvons vivre qu'en anéantissant dans son germe la race de Rousseau, des d'Alembert et des Beaumarchais... C'est pourquoi il est nécessaire de réduire au silence le poète Randal.

RÉGA.

Ce n'est pas chose facile, monsieur, que de museler un poète.

LE BARON.

Oh! je sais qu'il faut laisser parler les femmes et chanter les poètes. Que celui-ci chante à son contentement, rien de mieux. Nous lui permettrons de tout chanter, la lune, le soleil, les lacs, les fleurs et les étoiles, le doute et la foi, l'espoir et le désespoir; tout, excepté la liberté. Nous lui permettrons même, vu la nature sérieuse de son esprit, la philosophie... c'est-à-dire la philosophie allemande, pas la française. Il pourra parler à son gré de la fatalité, de l'absolu, des idées innées; que sais-je?... nous ne lui interdisons que la morale et la politique: vous voyez que nous sommes raisonnables. S'il voulait être tout-à-fait des nôtres, ce serait parfait; mais nous n'exigeons absolument qu'une chose, c'est qu'il ne soit pas

contre nous. En ces matières, qui n'est pas contre nous est avec nous.

RÉGA.

S'il y a au monde un homme incorruptible, monsieur le baron, c'est Randal.

LE BARON.

Quel âge a-t-il ?

RÉGA.

Trente ans.

LE BARON.

A trente ans, les hommes sont mûrs pour la corruption, comme en automne les raisins pour la vendange.

RÉGA.

Pas celui-là : celui-là vit de ses idées et pour ses idées. Son front a déjà pâli sous l'effort du travail ; ses cheveux ont déjà blanchi sous le poids de sa pensée, et jamais son âme n'a hésité devant une tentation.

LE BARON.

A-t-il de la fortune ?

RÉGA.

Peu.

LE BARON.

Et des besoins ?

RÉGA.

Point.

LE BARON.

Il est ambitieux, alors ?

RÉGA.

De gloire, beaucoup ; d'honneurs et de dignités, très peu.

LE BARON.

Son caractère ?

RÉGA.

Inflexible comme sa conscience.

LE BARON.

Alors, je connais son faible.

RÉGA.

Lequel ?

LE BARON.

De telles perfections se rachètent toujours par un terrible défaut, l'amour-propre.

RÉGA.

Randal a beaucoup d'orgueil, point de vanité.

LE BARON, se levant brusquement.

Mais cet homme-là est donc inattaquable, monsieur ?

RÉGA, avec sang-froid.

Je n'ai pas dit cela, monsieur.

LE BARON.

Alors...

RÉGA.

Tenez-vous réellement à ce que Randal se rallie ? après tout, ce n'est qu'un poète.

LE BARON.

Mais quel poète, monsieur ! c'est l'ami des Manuel, des Foy, des Benjamin-Constant, qui ne dédaignent pas de lui demander, dans les occasions importantes, le secours de sa plume, et qui bientôt peut-être l'amèneront à la

Chambre, où ils n'auront pas besoin de lui demander le secours de sa parole...

RÉGA.

Donnez-vous la peine de vous rasseoir.

LE BARON, se rasant.

Je vous comprends... je vais vous dire les conditions.

RÉGA.

Pour lui ?

LE BARON.

Pour vous, d'abord. Vous avez déjà rendu à la Restauration plusieurs services de ce genre, et le premier ministre, bien qu'il les ait généreusement récompensés, vous en garde bon souvenir. Rendez-lui encore celui-ci, et vous n'aurez pas à vous plaindre de sa reconnaissance. En cas de réussite, votre pension serait portée de six mille francs à dix ; vous seriez nommé préfet dans l'année... Cela vous convient-il ?

RÉGA.

Cela me conviendrait parfaitement ; mais j'ai à vous proposer un échange qui serait aussi avantageux au Domaine qu'à moi... nous pouvons, je crois, parler franchement.

LE BARON.

Tout-à-fait.

RÉGA.

Je ne sais si vous avez jamais entendu dire que j'avais aimé le jeu.

LE BARON.

Il y a long-temps que je vous connais pour un joueur effréné.

RÉGA.

Oui... c'est une passion malheureuse qui m'a long-temps possédé, et m'a fait commettre dans ma vie quelques inconséquences ; maintenant je suis corrigé, et je ne joue plus... que fort peu. Mais autrefois... Voici le fait : Mademoiselle de Néolis, ma pupille, est la fille du chevalier de Néolis, lieutenant aux gardes de la reine Marie-Antoinette, qui émigra avec sa femme au moment de la révolution, et perdit tous ses biens. A la Restauration, il revint en France, veuf et père d'une fille nommée Louise. Il émigra de nouveau aux Cent-Jours, et mourut à Coblenz, me laissant la tutelle de cette enfant. Elle était pauvre alors ; mais bientôt sa position s'améliora. Le milliard de l'indemnité avait été voté ; je fis valoir ses droits et j'obtins pour elle une somme de cent mille francs. Malheureusement, au moment où je venais de les recevoir, je fis des pertes énormes, et pour faire face à des dettes d'honneur, je fus obligé de sacrifier la moitié de la somme que j'avais touchée pour ma pupille, et dont j'avais donné reçu au ministre des finances. Désolé du dommage que j'avais causé à la fortune dont j'étais dépositaire, je cherchai à le réparer. Je jouai de nouveau et perdis encore vingt mille francs qu'il m'a été depuis impossible de rattraper.

LE BARON.

Ce sont là des événements fâcheux... mais en quoi ont-ils rapport au sujet qui nous occupe, et...

RÉGA.

Je vais vous le dire... Dans trois mois, ma pupille atteindra sa majorité. Il faudra que je lui rende des comptes... vous concevez ma position.

LE BARON.

Elle est embarrassante. Mais nous n'y pouvons rien.

RÉGA.

Pardonnez-moi... au lieu d'augmenter ma pension, on pourrait faire un léger changement sur les livres de l'indemnité, et mettre au lieu de cent mille francs... cinquante mille francs... De cette façon, le Domaine n'aurait rien à déboursier, et moi je me trouverais libéré d'une dette écrasante. Il y aurait bénéfice pour tout le monde. Qu'en dites-vous ?

LE BARON.

Ce que vous proposez est-il un ultimatum ?

RÉGA.

Une condition, sine quâ, non.

LE BARON.

Les livres d'indemnité sont des registres publics ; et pour rien au monde le ministre ne permettra qu'on les altère. Mais voici ce que nous pouvons faire. Vous déclarerez n'avoir pas touché en entier la somme qui revenait à votre pupille, et vous adresserez au ministère une demande pour la toucher. On fera trainer l'affaire jusqu'à ce que vous ayez réussi avec Randal ; le jour où il se ralliera, on vous donnera la somme qui vous manque. Que dites-vous de cela ?

RÉGA.

C'est parfait ; et maintenant pour lui ?

LE BARON.

Ce qu'il voudra, de l'argent, une mission s'il aime les voyages, une sinécure ou la députation s'il préfère le repos.

RÉGA.

Et... la croix ? ( Le baron fait un geste d'approbation. ) C'est bien.

LE BARON.

Et vous répondez de lui ?

RÉGA.

Sur mon honneur. ( Il sonne ; entre un domestique. ) Mademoiselle de Néolis est-elle visible ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur ; mademoiselle brode dans son boudoir.

RÉGA.

Priez-la de vouloir bien venir nous trouver au salon.

( Le domestique sort. )

LE BARON.

Ça ! maintenant que je vous ai dit les conditions du marché, me permettez-vous, mon cher

monsieur Réga, de vous demander quels sont vos moyens de succès ?

RÉGA.

J'en ai un seul.

LE BARON.

Et lequel ?

RÉGA, lui montrant Louise qui entre.

Ma pupille...

LE BARON.

Vous réussirez.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

RÉGA.

Ma pupille, ou plutôt ma fille, que j'ai l'honneur de vous présenter, monsieur le baron, et sur laquelle je vous prie de vouloir bien reporter une partie de l'intérêt dont vous daignez m'honorer.

LE BARON.

Mademoiselle est de ces personnes qui se recommandent d'elles-mêmes ; et je serai trop heureux si elle me permet de venir quelquefois lui présenter mes hommages.

LOUISE.

Monsieur, qui dois-je remercier de cette politesse ?

LE BARON.

Je suis le baron Dolmay.

RÉGA.

L'ami du ministre, Louise.

LOUISE.

Croyez, monsieur le baron, que je sens tout le prix de votre bienveillance, et que je m'efforcerai toujours de la mériter...

SCÈNE III.

LES MÊMES, RANDAL.

RANDAL.

Bonjour, mon cher Réga. Mademoiselle, agréez mes respectueux hommages.

RÉGA.

Monsieur Randal... Monsieur le baron Dolmay.

( Il les présente l'un à l'autre. )

LE BARON.

Monsieur, depuis long-temps j'admire le poète... je serai enchanté de connaître l'homme!...

RANDAL, avec hauteur.

Vous êtes bien bon, monsieur, je vous salue.

LE BARON, à Réga.

Ayez la complaisance de me reconduire. J'aurais encore un mot à vous dire.

RÉGA.

Je suis à vos ordres.

(Il sortent.)

## SCÈNE IV.

LOUISE, RANDAL.

RANDAL.

Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de m'accorder quelques instants d'entretien?...

LOUISE, s'asseyant.

Je suis à vos ordres, monsieur.

(Elle lui fait signe de s'asseoir aussi.)

RANDAL, assis.

M. de Réga, votre tuteur, ne vous a pas caché le motif de mes fréquentes visites... et d'ailleurs, votre cœur, s'il est d'accord avec le mien, a dû vous avertir depuis long-temps. Je vous aime, mademoiselle, et mon plus grand désir et ma plus chère espérance sont de pouvoir unir mon sort au vôtre. Votre tuteur et moi, nous professons des opinions politiques complètement opposées; mais il pense comme moi que toutes les convictions sont honorables quand elles sont consciencieuses, et que la différence des nôtres ne doit pas empêcher notre alliance... il agréé donc ma recherche et m'encourage dans mes projets... mais c'est à vous seule que j'en remets la décision, parceque c'est de vous seule que je veux tenir le bonheur de vous posséder, si ce bonheur m'est destiné. Je vais donc vous exposer franchement ma situation sous tous ses rapports, afin que vous puissiez réfléchir mûrement et clairement, avant de prendre un parti. Vous connaissez ma fortune; elle est modeste: six ou sept mille livres de rentes que m'a laissées ma famille. Avec mon travail, je m'en fais à-peu-près autant; c'est de quoi faire vivre un ménage simplement, mais honorablement... voilà pour la question matérielle; la question morale a besoin de plus d'explications. Pour qu'un mariage soit heureux, il faut qu'il soit assorti; or, vous avez, je crois, bientôt vingt-et-un ans, et moi j'en ai trente; c'est la proportion qu'on regarde comme la meilleure. Après cela, je ne sais si mes cheveux déjà gris, et mon front ridé ne me vieillissent pas trop à vos yeux! vous êtes si belle, si pleine de fraîcheur et de santé!... pour mon cœur, il est jeune, et bien jeune! vous êtes ma première affection... Si vous voulez accepter l'offre que je vous fais de moi-même, vous en pourrez à tout jamais disposer, car je ne demande qu'à aimer et être aimé. Je me livrerai tout entier, ma conscience exceptée, à qui m'aimera... vous pouvez m'en croire, ô Louise! car je suis sincère et loyal. Je me suis, vous le savez, donné à accomplir une tâche glorieuse peut-être, mais rude et difficile; j'ai voué ma vie à défendre la cause du peuple et à recher-

cher, par les faibles moyens qui sont en mon pouvoir, le redressement des injustices qui l'accablent. Je suis perpétuellement en lutte avec moi-même pour me rendre maître de ma pensée, et avec le monde pour la lui faire comprendre... ma vie est un combat, comme celle des illustres maîtres que je tâche d'imiter. J'ai besoin de quelqu'un qui m'encourage dans mes efforts, qui me soutienne dans mes abattements et me console dans mes afflictions... Consultez-vous donc dans la sincérité de votre cœur, et dites-moi ensuite si vous ne craignez pas d'entreprendre avec moi le grand voyage de la vie.

LOUISE.

Je suis touché jusqu'au fond de l'âme de la confiance que vous me témoignez... vous êtes l'homme du monde pour qui je me sens le plus d'estime et d'admiration, et je ne conçois pas pour moi d'existence plus glorieuse que celle que vous me proposez; pourtant, je profiterai du conseil que vous me donnez si loyalement... La décision que j'ai à prendre est tellement grave, que je sens comme vous le besoin d'y réfléchir. Il faut, avant tout, que je consulte mon tuteur... il m'a élevée, et me tient encore maintenant lieu de père, et je ne voudrais rien faire sans ses conseils... dès que je serai déterminée, je vous ferai connaître ma réponse.

(Elle le salue et s'éloigne.)

RANDAL, s'élançant après elle.

Louise! (Elle s'arrête, il lui saisit la main.) Pensez... (il lui quitte la main et avec un calme pénible.) pensez à vous, d'abord.

(Elle sort.)

## SCÈNE V.

RANDAL; RÉGA, rentrant.

RÉGA.

Qu'avez-vous, Randal? vous êtes agité...

RANDAL.

Horriblement; je viens de parler à mademoiselle de Néolis, je lui ai demandé sa main, et je... O mon ami, si elle allait me refuser!... j'ai bien peur, mes paroles l'ont laissée calme: pas un signe d'émotion ne lui est échappé pendant qu'elle m'écoutait, et sa réponse a été bonne, il est vrai, mais un peu froide peut-être. Certainement, elle ne m'aime pas.

RÉGA.

Vous vous alarmez à tort et trop facilement; du reste, comme je ne crois pas avoir à vous plaindre, je m'en réjouis pour Louise. La crainte que vous montrez de ne la point avoir, témoigne fortement du désir que vous en avez.

RANDAL.

Si je le desire! j'ai tellement lié l'idée de mon avenir avec celle de mon mariage, que je

ne conçois plus pour moi d'existence possible sans Louise.

RÉGA.

Eh bien ! n'en cherchez pas une autre. Je connais les sentiments de ma pupille pour vous. La timidité naturelle à une jeune fille l'a empêchée de vous les déclarer elle-même... Mais elle a en moi toute confiance comme j'ai sur elle toute autorité. Laissez-moi l'entretenir une demi-heure, et je vous promets de vous rapporter une réponse favorable. (Il sonne un domestique et lui dit :) Dites à mademoiselle de Néolis que je desire lui parler.

(Le domestique sort.)

RANDAL.

Mon ami, je ne vous remercie pas de l'intérêt que vous prenez à mon bonheur ; je vous en prouverai ma reconnaissance, en rendant heureuse votre fille adoptive.

RÉGA.

J'accepte cette promesse, Randal, et j'y compte.

RANDAL.

Elle restera gravée là, monsieur.

(Il porte la main à son cœur.)

RÉGA.

Voici Louise ; si vous voulez faire quelques tours de jardin, dans un instant je serai à vous.

RANDAL.

Je vous laisse... mais rappelez-vous bien que je ne veux obtenir Louise, si chère qu'elle me soit, que de son bien libre consentement. Au revoir.

(Il sort.)

## SCÈNE VI.

RÉGA, LOUISE.

LOUISE.

Je vous remercie de m'avoir fait appeler, mon bon tuteur, j'avais aussi à vous parler.

RÉGA.

C'est probablement du même sujet que nous voulons nous entretenir, mon enfant : de ton mariage.

LOUISE.

Oui, mon tuteur ; savez-vous que M. Randal m'a demandé ma main ?

RÉGA.

Je le sais, et je m'en réjouis. Ton avenir avait toujours été la principale inquiétude et la principale affaire de ma vie. Je pourrai maintenant vieillir et mourir en paix ; je suis tranquille sur ton sort.

LOUISE.

Je sais tout ce que je vous dois pour les soins paternels et la douce sollicitude dont vous m'avez toujours entourée. Mais croyez-vous donc que cette union puisse être pour moi un événement si heureux ?

RÉGA.

Si je le crois ! mais à moins que d'épouser un duc et pair, que peux-tu espérer de mieux que ce mariage ? La fortune présente de Randal, quoique honorable, n'est sans doute pas brillante ; mais toi, mon enfant, tu n'as rien, songes-y... c'est tout ce que j'ai pu faire que de l'élever convenablement. Les revenus, pensions et honoraires qui me servent à soutenir notre rang dans le monde ne sont que viagers ; et, à ma mort, tu te retrouverais comme à celle de ton père, sans ressources. C'est donc déjà beaucoup de t'assurer pour l'avenir une position aisée et indépendante ; mais il y a autre chose encore : à notre époque, le talent fait parvenir à tout, et il n'est pas un poste où Randal ne puisse atteindre quand il le voudra. Épouse-le, et je vivrai peut-être encore assez pour saluer la femme d'un premier ministre.

LOUISE.

Je connais trop bien votre habileté et les talents de Randal pour douter de ce que vous me dites. J'espère que les événements justifieront vos prévisions, et je le souhaite pour votre ami ; mais, pour moi, cela ne m'importe guères. Je ne veux pas me marier pour être la femme d'un homme plus ou moins riche, plus ou moins puissant, mais bien pour être heureuse ; je ne tiens pas à briller ; ce que je veux, c'est aimer et être aimée. Et je préférerais une noble passion sincèrement partagée sous le toit le plus obscur, à la solitude du cœur sur le premier trône du monde.

RÉGA.

S'il fallait absolument choisir, tu aurais peut-être raison, mon enfant, de prendre l'amour. Mais quand l'amour et l'éclat se rencontrent ensemble, crois-tu qu'on doive fuir l'un à cause de l'autre ? Parceque le nom de Randal est glorieux à porter, est-ce à dire que son existence ne soit pas douce à partager ? et parceque sa tête peut tout comprendre, est-ce une raison pour que son cœur ne puisse rien aimer ? Et quel homme, mon Dieu ! est plus digne d'inspirer une affection profonde et plus digne de la partager ! quel caractère plus noble ! quelle intelligence plus élevée ! quelle âme plus sympathique ! ce serait un étrange malheur, et bien fait pour décourager les grands génies, si l'amour se refusait à marcher avec l'admiration, et qu'aux yeux d'une femme comme toi, la vertu d'un homme ne pût pas l'absoudre de sa gloire.

LOUISE.

Ayez pitié de votre fille, mon père, ne la blâmez pas et ne la repoussez pas. Je rends justice à Randal, et à moi-même. C'est parceque je comprends sa grandeur que je m'effraie de lui être unie. Que voulez-vous que je fasse, moi, auprès d'un de ces colosses d'intelligence qui passent de la tête tous les autres hommes. A un homme pareil, ce n'est pas une

femme qu'il faut, c'est un ange. Et moi je ne suis qu'une femme, qu'une faible femme, pleine de caprices et de jalousie. Je veux être aimée uniquement par l'homme à qui je me donnerai. Je veux être l'objet de tous ses desirs, le fond de toutes ses pensées, le but, l'occupation, la nécessité de toute son existence. Je ne voudrais pas d'un cœur qu'il me faudrait partager avec Dieu. Et celui de Randal, il faudrait bien le partager avec l'humanité, si toutefois on n'y était pas relégué à la seconde place. Enfin ce n'est pas un homme sérieux et froid comme Randal que j'avais rêvé comme compagnon de ma vie.

RÉGA.

Ce sont là, ma chère Louise, des imaginations d'enfant, qui ne doivent pas t'influencer dans une circonstance aussi importante. Et d'ailleurs tu te trompes sur Randal; sous cette apparence calme, s'agitent de grandes et tumultueuses passions. Lis ces pages brûlantes où l'inspiration coule en jets de feu, et tu verras si l'homme qui les a écrites n'est pas capable de sentiments ardents. Tu sais si ton bonheur m'est cher, tu sais si je te conseillerais une chose qui ne devrait pas être bonne pour toi. Eh bien! crois-en ma vieille expérience et mon inaltérable affection; Randal est l'homme du monde qui te convient le mieux par sa position et par ses qualités; épouse-le, et plus tard tu béniras le jour où tu seras devenue la femme d'un tel homme.

LOUISE.

Ah! mon ami, j'ai bien peur de ne pas être heureuse.

RÉGA.

Tu le seras, je t'en réponds. Voici Randal qui revient; je vais le rendre ivre de joie en lui annonçant ton consentement.

LOUISE.

Pas encore, pas encore, mon bon tuteur, je ne suis pas encore déterminée, et j'ai besoin de déposer dans votre sein paternel toutes mes craintes et tous mes doutes, avant de prendre une décision si grave.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VII.

RANDAL, puis EDMOND.

RANDAL.

Réga tarde bien. Il m'avait promis de m'apporter promptement la réponse de Louise, et voilà déjà une heure... y a-t-il une heure? ou si mon impatience double pour moi la longueur des minutes! Oh! attendre! attendre dans la solitude le mot qui doit décider de votre vie!...

UN DOMESTIQUE, en dehors.

Par ici, monsieur. (Il entre.— A Randal.) Mon-

sieur, il y a là un monsieur qui demande instamment à vous voir.

RANDAL.

Priez-le de vouloir bien m'attendre un instant.

LE DOMESTIQUE, sortant.

Monsieur...

(Edmond entre.)

RANDAL.

Mon frère! (Ils s'embrassent avec effusion.) Mon bon, mon cher Edmond! enfin je te revois!... Il y avait si long-temps que je te désirais!

EDMOND.

Moi aussi, moi aussi. C'est pour te voir que je suis revenu. Ton souvenir m'a suivi sur toutes les mers, dans tous les pays; je me suis lassé de parcourir des lieux où tu n'étais pas, et d'errer sous des cieux qui ne couvraient pas ta tête; j'ai tout quitté et je ne me suis plus arrêté jusqu'à ce que j'aie revu la France, Paris, ta maison, toi. Maintenant je t'ai embrassé, je te touche, je te parle; tous mes vœux sont satisfaits, et je ne demande plus à Dieu que de me laisser goûter près de toi le repos dont j'ai besoin.

RANDAL.

Le repos, déjà!

EDMOND.

Oui, déjà... je te semble bien jeune encore, n'est-ce pas, mon noble Randal, et bien plein de force. Tu te trompes: mon corps est, il est vrai, dans toute sa vigueur, et malgré mes fatigues, je sens circuler dans mes veines une généreuse exubérance de vie. Mais mon âme est lasse et brisée. A vingt-cinq ans j'ai vécu. J'ai vu le fond de tant de choses, que je ne me dérange plus pour regarder dans aucune. J'ai parcouru le cercle entier de mon activité, et je n'y pourrais plus marcher sans passer par une place déjà battue. Il n'y a plus que la tranquillité qui me tente parce qu'elle m'est inconnue...

RANDAL.

Tu m'affliges! je me consolais à moitié de ton absence en pensant que tu étais heureux loin de moi. Combien ne t'eussé-je pas pleuré, si j'avais su que tu souffrais. Tu te souviens bien de notre profonde amitié, n'est-ce pas? de notre jeunesse passée ensemble, et des conseils que nous donna notre mère mourante... Pauvre mère!

EDMOND.

Oui, elle nous disait de nous aimer toujours et avant tout, et de vivre tous deux comme si nous n'étions qu'un seul... elle te recommanda, comme tu étais un homme, de veiller sur moi qui n'étais qu'un enfant encore, et nous fit jurer, à toi de m'aimer à-la-fois comme ton frère et ton fils, à moi de te chérir comme mon frère et mon père. Je te remercie d'avoir si grandement accompli ton serment,

et t'assure que je n'ai jamais cessé d'être fidèle au mien.

RANDAL.

Dis-moi donc comment il se fait que, parti plein d'espérance et d'audace, tu reviens au bout de quatre années, abattu et désespéré comme un vieillard.

EDMOND.

Ma vie peut se résumer en un mot : des passions toujours affamées, toujours nourries, jamais assouvies. Lorsqu'à ma majorité je me vis maître de la fortune que me laissait ma mère, et que tu jugeas alors convenable de me remettre, une envie irrésistible me prit de voyager. Les plaisirs futiles auxquels je m'étais jusqu'alors adonné comme les autres jeunes gens de Paris ne m'avaient pas satisfait. Je me sentais étouffé dans cette étroite et monotone mollesse. La fiévreuse activité qui s'agitait en moi demandait une pâture plus puissante ; je voulus en changeant de pays changer d'existence. Je croyais que tout ce qui était éloigné était beau ; et j'espérais en allant bien loin arriver à jouir beaucoup... Je partis donc emportant avec moi tout mon patrimoine réalisé, cinquante mille écus, comme tu sais. À peine eus-je perdu de vue le toit où j'avais grandi sous ton aile, que je commençai à me livrer à toutes mes fantaisies. Je passai par les chances les plus diverses, et je touchai à tous les extrêmes. Je demandai au jeu tous ses bouleversements, à la débauche toutes ses fureurs, au danger toutes ses émotions ; et j'avancai toujours, cherchant le bonheur, c'est-à-dire l'inconnu. Je l'ai poursuivi à travers le luxe le plus effréné et la misère la plus profonde, à travers les essais les plus téméraires et les plus étranges aventures ; je l'ai poursuivi aux risques de mon corps et de mon âme, dans tous les pays et parmi les mœurs les plus différentes ; et voici que je me retrouve à mon point de départ, sans rien savoir de lui, sinon qu'on ne le trouve pas. Maintenant je vais essayer du repos ; peut-être ce mal mystérieux qui me dévore s'assoupira-t-il enfin dans l'engourdissement.

RANDAL.

Espère ! espère ! peut-être as-tu raison ; peut-être la tranquillité et la solitude sont-elles bonnes à ceux qui ont vécu dans l'agitation, parmi la multitude ; comme le sommeil convient aux hommes fatigués par le travail du jour. Mais à celui qui fut toujours calme, la tranquillité pèse, et la solitude est amère pour celui qui a été long-temps seul. Mes cheveux blanchis avant l'âge et mon visage fatigué doivent te dire que la douleur a visité mon foyer comme elle a pénétré sous tes tentes. L'étude, il est vrai, m'a souvent donné des douces consolations, le sentiment du devoir accompli a beaucoup adouci l'amertume de mes tristesses ; et plus

d'une fois quand je pleurais, l'esprit de vérité est venu essuyer mes larmes. Oui, les convictions et le travail sont de grandes choses ; mais l'homme n'a pas qu'une intelligence et une conscience, il a aussi un cœur. Je suis las de ma vie, Edmond, comme tu l'es de la tienne ; j'ai voulu aimer moi aussi ; j'ai voulu vivre ; j'ai ouvert mon cœur à la passion et ma fenêtre au soleil, et demandé à Dieu la flamme et le rayon qu'il ne refuse pas à ses autres enfants.

EDMOND.

Puisses-tu être heureux, mon frère ! mais prends garde.

RANDAL.

À quoi donc ?

EDMOND.

Pour les autres choses je ne suis qu'un enfant auprès de toi, Randal... mais pour la science des passions, je serais ton père. Tu te lances sur une mer changeante et pleine d'abîmes que tu ne connais pas ; l'amour attire, égare à sa suite et perd bien souvent l'imprudent qui s'y livre : prends garde à toi.

RANDAL.

Ne crains rien, cher Edmond ; une pareille affection est une chose trop grave pour que je m'y sois engagé légèrement. J'ai bien étudié et je crois bien connaître la femme que je veux épouser.

EDMOND.

Tu vas te marier ?

RANDAL.

Je l'espère.

EDMOND.

Cela ne fait qu'augmenter mes inquiétudes pour toi. Les liaisons ordinaires sont pour la plupart du temps mêlées de grands chagrins, mais on a du moins la ressource de les briser quand on souffre trop. Dans le mariage, point. On est indissolublement attaché l'un à l'autre. Que la chaîne soit légère ou pesante, il faut la porter. Qu'on s'aime ou qu'on se haïsse, n'importe, il faut vivre sous le même toit. Un mariage malheureux, Randal, c'est l'enfer. Et en est-il d'heureux ! Puis, si ta femme te trompe, si elle en aime une autre, si...

RANDAL.

Ne me dis plus rien, Edmond. Le sort en est jeté, mon destin s'accomplira. Je ne redoute rien tant que de retomber dans l'isolement d'où je cherche à sortir. Je ne veux plus être seul, quoi qu'il puisse par cette union m'arriver de funeste, quelque prix qu'il m'en doive coûter ; je ne veux plus être seul, et je me tuerais plutôt que de recommencer une vie pareille à celle que j'ai menée.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HENRIOT.

HENRIOT.

Monsieur, pardonnez-moi si j'ose venir vous chercher jusqu'ici ; mais il est venu à la maison une jeune fille aveugle qui a demandé à vous parler tout de suite. Je lui ai dit que vous étiez à la campagne, et qu'elle ferait bien de revenir. Elle m'a prié de la conduire où vous étiez, parcequ'il était indispensable qu'elle vous parlât sans retard. Je lui ai refusé net, bien entendu ; mais, dam ! quand j'ai vu de grosses larmes couler sur sa jolie figure triste, je me suis trouvé tout bête, et j'ai pris mon chapeau, et... je... monsieur...

RANDAL.

Eh bien, achève donc, mon vieux !

HENRIOT.

Je l'ai amenée.

RANDAL.

Tu as bien fait.

HENRIOT.

Tiens... moi qui m'attendais à être grondé ! Monsieur Randal, vous êtes un brave homme... on voit bien que c'est moi qui vous ai élevé.

RANDAL.

Et celui-là... tiens... regarde...

HENRIOT, regardant Edmond d'un air de doute.

Est-ce que c'est lui, monsieur ?

EDMOND, l'embrassant.

Certainement, c'est moi, mon vieil Henriot !

HENRIOT.

Monsieur Edmond ! c'est drôle ! quand je vous ai vu la dernière fois, vous étiez comme ça tout autre...

EDMOND.

C'est qu'il y a quatre ans de cela.

HENRIOT.

Et vous avez fait un bon voyage ?

EDMOND.

Oui, un bon et long voyage... je te conterai cela.

RANDAL.

Où as-tu laissé cette jeune fille ?

HENRIOT.

Là... dans le jardin.

RANDAL.

Fais-la entrer. (A Edmond.) J'espère que l'on m'excusera.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAUVRETTE.

HENRIOT, conduisant Pauvrette.

La voici, monsieur.

RANDAL.

Que me voulez-vous, mon enfant ?

PAUVRETTE.

C'est bien vous ; je peux parler. Monsieur, je suis une pauvre orpheline aveugle ; j'ai été élevée par charité chez des paysans d'un village voisin de Pont-de-l'Arche, en Normandie. Quand j'ai été grande, ils m'ont dit qu'il fallait gagner ma vie, et ils m'ont envoyée demander l'aumône avec une vieille femme qui demeurait aussi chez eux, et qui m'avait servi de mère. Nous fîmes ce qu'on nous avait dit : tous les jours nous allions attendre le passage des voitures publiques et des postes, pour demander la charité aux voyageurs ; presque tous me la faisaient, parcequ'ils avaient compassion de mon malheur. Un jour de l'année dernière, vous êtes passé en poste dans le village.

RANDAL.

C'est vrai... je me le rappelle ; j'allais visiter un bien que j'ai de ce côté.

PAUVRETTE.

Je suis allé vous demander la charité comme à l'ordinaire. On m'a dit que vous m'aviez regardée avec beaucoup d'attention et de bonté. Je sais qu'après un instant de silence vous m'avez donné une pièce de vingt francs, me disant : « Priez Dieu pour ma mère qui est morte et pour mon frère qui voyage. »

EDMOND, serrant la main de Randal.

A cette parole, je te reconnais... cette jeune fille dit vrai.

PAUVRETTE.

Quand j'ai entendu cela, j'ai été tout émue. Il faut vous dire, monsieur, que, ne pouvant voir les gens qui me parlaient, je m'étais habituée à les juger à la voix. Je vous ai trouvé à vous la voix très bonne, et, à cause de cela, je vous ai demandé votre nom. Vous m'avez répondu avec un certain étonnement : « Mon nom ? je me nomme Randal. » Vous avez ajouté : « Si jamais vous avez besoin de moi, voici mon adresse. » Et vous m'avez donné un papier sur lequel elle était écrite ; puis vous êtes parti.

RANDAL.

Cette enfant se rappelle tout.

PAUVRETTE.

J'ai répété en moi-même ce nom que vous m'aviez dit, et j'ai fini par le graver dans ma mémoire comme le mien propre. Je l'ai bien des fois prononcé dans mes prières. Il y a quinze jours, la vieille femme qui mendiait avec moi et qui me soignait est morte. Elle est morte, cette pauvre femme que j'aimais tant : alors je me suis trouvée seule au monde. Le curé m'avait dit que j'étais maintenant trop grande fille pour pouvoir mendier, et je n'avais pas d'asile. Il fallait cependant en trouver un ou aller à l'hôpital. Là-dessus je pensai à vous. Je me dis que vous deviez être très bon



puis que votre voix m'avait plu, et très riche puis que vous m'aviez donné vingt francs, et qu'alors vous me prendriez chez vous si je venais vous en prier. J'ai demandé au maire et au curé des lettres qui certifient que je suis une honnête fille, et je suis partie pour Paris. En route, j'ai vécu de charité, comme à mon ordinaire, et je me suis fait conduire par les bergers qui passaient en même temps que moi. En arrivant à Paris, j'ai montré le papier que vous m'aviez donné, et je me suis fait conduire chez vous tout-à-l'heure. Si vous voulez me donner un asile dans votre maison, vous serez bon et me rendrez bien heureuse. Si vous ne voulez pas, il faudra que j'aille à l'hôpital, où je mourrai de chagrin, parcequ'il n'y aura là personne que j'aime et qui puisse m'aimer.

RANDAL.

Mon enfant, je ne suis pas aussi riche que vous le supposez, mais je vous remercie de votre confiance, et j'accepte de grand cœur l'offre que vous me faites de venir demeurer chez moi. Désormais vous n'êtes plus mendiante ni orpheline; ma maison est la vôtre, et je suis votre père.

PAUVRETTE.

Merci, monsieur.

RANDAL.

Votre nom ?

PAUVRETTE.

Pauvrette.

SCÈNE X.

LES MÊMES, RÉGA, LOUISE.

RÉGA.

Je vous ai tenu parole, mon cher Randal ; je vous amène votre femme.

RANDAL, lui serrant la main.

Ah ! monsieur !... (Il va à Louise et lui baise le front.) Vous serez heureuse, Louise. (Lui montrant Edmond.) Mon frère Edmond, dont je vous ai souvent parlé, et qui vous aimera comme il m'aime. (Lui montrant Pauvrette.) Voici une pauvre enfant que je viens d'adopter ; j'espère que vous voudrez bien ratifier ma résolution.

LOUISE.

Je serai toujours trop heureuse, monsieur, de me mettre de moitié dans vos bonnes actions.

RÉGA, à part.

Mes affaires commencent à être en bon train.

EDMOND, regardant Louise.

Heureux Randal ! qu'elle est belle !

ACTE SECOND.

Un salon de travail.

SCÈNE I.

RANDAL, PAUVRETTE.

PAUVRETTE, tenant un livre comme pour le présenter.

Bon ami ! bon ami ! me voici. Voulez-vous me donner ma leçon ? (Silence.) Vous ne répondez pas... est-ce que je vous dérange ? alors je vais m'en aller bien vite ; mais ce n'est pas ma faute. Il est bien l'heure à laquelle je devais venir comme de coutume... j'ai tant de plaisir à vous entendre, et je me fais un tel bonheur de m'instruire avec vous que je ne saurais me tromper sur le moment des leçons que vous voulez bien me donner. Mais siaujourd'hui vous n'avez pas le temps, nous remettrons cela à un autre jour ; seulement dites-le moi vous-même. (Nouveau silence.) Pas de réponse encore ! Ah ! il est sans doute livré à quelqu'une de ces profondes méditations qui l'absorbent souvent et le rendent, hélas ! si triste... pauvre ami !... si je pouvais le distraire ! Voyons, je vais lui chanter sa romance favorite. (Elle chante.)

Voici l'instant suprême,  
L'instant de nos adieux...

RANDAL.

O toi, seul bien que j'aime,  
Sans moi retourne aux cieux.

RANDAL, se levant brusquement.

Tais-toi, tais-toi, Pauvrette.

PAUVRETTE.

Vous pleurez ? bon ami !

RANDAL.

Moi, non... je révais.

PAUVRETTE.

Oh ! je ne me trompe pas à votre voix, vous pleuriez ; vous souffrez, bon ami ?

RANDAL.

Toi aussi, tu venais de pleurer, pâle Schubert, quand tu écrivis ces notes douloureuses ; et c'est d'un cœur déchiré, n'est-ce pas, que sont sortis ces déchirants adieux !

PAUVRETTE.

Depuis quelque temps vous souffrez, bon ami, et vous ne m'en dites rien : c'est mal ; vous devriez me confier vos chagrins : je n'en parlerai à personne, et je chercherai à vous consoler. Si les autres vous tourmentent, vous savez que moi je vous aime.

RANDAL.

Je sais que tu es bonne et compatissante,

mon enfant, et je remercie Dieu d'avoir envoyé dans ma maison un ange comme toi. Mais tu ne peux rien pour moi, pas même me plaindre. Ce sont de folles idées, des idées ridicules qui me font souffrir.... Que veux-tu? l'homme est si faible qu'il suffit d'une misère pour l'abattre : n'auras-tu pas envie de rire, si je te dis que je pleure parce que j'ai des cheveux blancs et parce que je ne suis plus beau ?

PAUVRETTE.

Que dites-vous? est-ce qu'on peut être bon sans être beau?... oh! vous vous trompez quand vous dites que vous n'êtes pas beau! je suis sûre que tout le monde vous regarde avec admiration; et, pour moi, dans tous les objets dont Dieu m'a refusé la vue, il n'y en a que deux que je regrette vivement de ne pas connaître : le ciel et vous.

RANDAL.

Dieu fait bien ce qu'il fait, Pauvrette... peut-être, si tu me voyais... m'aimerais-tu moins...

PAUVRETTE.

Oh! ce n'est pas possible... vous êtes si bon pour moi! vous m'abritez sous votre toit comme votre sœur, et vous me serrez dans vos bras comme votre fille... vous me donnez chaque jour le pain qui soutient le corps et l'éducation qui nourrit l'esprit; la vie m'arrive tout entière par vos mains, et je vous trouve sans cesse placé entre Dieu et moi comme ces messagers célestes dont vous m'avez lu l'histoire, et qui ne s'approchaient jamais des hommes que pour leur faire du bien... aussi, vous ai-je voué un culte comme à l'un d'eux; et je serais heureuse de donner ma vie, s'il le fallait, pour vous prouver mon affection et ma reconnaissance.

RANDAL, lui serrant les mains.

C'est pourtant ainsi que se passent les choses : ceux envers qui l'on ne fait que remplir son devoir ne mettent pas de bornes à leur gratitude, et ceux à qui l'on donne son existence tout entière...

(Il se couvre les yeux de sa main.)

PAUVRETTE.

Ah! voilà, bon ami, que vous retombez dans votre chagrin!... Allons, ne vous laissez pas ainsi abattre... faites quelque chose, quelque acte de complaisance ou de dévouement... cela vous soulagera... menez-moi promener dans votre petit jardin... et là, vous me raconterez une de vos belles histoires...

RANDAL.

Pardonne-moi, Pauvrette... je ne saurais aujourd'hui... je suis accablé d'ouvrage... il faut que je me mette au travail... prie le vieil Henriot de me remplacer pour ta promenade... tu sais qu'Henriot t'adore. Adieu.

PAUVRETTE.

A la bonne heure! travailler, c'est bien... je vous obéis; je m'en vais... mais, moi qui ne commande jamais, aujourd'hui je vous ordonne de ne plus être triste.

(Elle lui fait avec la main des signes d'adieu, et sort.)

## SCÈNE II.

RANDAL, puis EDMOND.

RANDAL, se mettant à une table pour travailler.

Allons, à la tâche, manoeuvre... et gagne de l'argent, vite!

(Il commence à écrire.)

EDMOND, entrant.

Bonjour, Randal... Encore au travail?

RANDAL.

Il le faut bien. Et toi, déjà en course?

EDMOND.

Oui, mon repos commence à me peser, et, plein d'une nouvelle inquiétude, je ressens plus que jamais le besoin du mouvement.

RANDAL.

Je te le disais bien... je te disais bien que l'on ne pouvait échapper à sa nature, et que tôt ou tard tu serais obligé de retourner à la vie mobile et tourmentée de ta première jeunesse!

EDMOND.

Ne revenons pas sur le passé, frère; Byron a raison; rien n'est plus triste et plus cruel que le : *Je vous l'avais bien dit...*

RANDAL.

C'est vrai. J'ai eu tort de prononcer cette malheureuse parole; et c'est bien à toi de ne pas me l'avoir renvoyée. Tu pouvais, toi aussi, et avec plus de sujet encore que moi, me rappeler que tu ne t'étais pas trompé sur mon avenir; toutes tes craintes, toutes tes prédictions se sont réalisées. Le mariage a été pour moi plus douloureux que la solitude, et l'amertume a, dans ma vie, remplacé la tristesse.

EDMOND.

Tu es malheureux ?

RANDAL.

Peux-tu en douter? ne vois-tu pas la blessure que je porte au flanc, et qui saigne chaque jour davantage? ah! l'horrible chose, Edmond, que d'aimer une femme qui ne vous aime pas!

EDMOND.

Mais qui peut te faire croire ?...

RANDAL.

Qui me donne cette certitude? tout. Tu le sais bien, mon pauvre ami, le cœur parle tous les langages, et il n'y a que les insensés qui ne savent pas le comprendre. L'amour, surtout, est une harmonie divine où le moindre désaccord se fait tout de suite remarquer... Je ne puis même pas dire que

Louise ne m'aime plus!... elle ne m'a jamais aimé!...

EDMOND.

Oh!

RANDAL.

Je ne l'accuse pas : elle m'aime comme on doit aimer son mari, c'est-à-dire qu'elle sait s'ennuyer convenablement à côté de moi, et qu'elle présente sans pâlir son front à mes baisers. Mais est-ce là l'amour, bon Dieu ! non, mille fois non ! je sais maintenant si bien ce que c'est que l'amour ! j'ai tant aimé Louise ! vois-tu, frère, j'en étais venu à ne plus exister que par elle. Lorsqu'elle a désiré sortir de cette solitude, où nous avions vécu si heureux pendant quelques mois, je me suis dit : Tout est perdu, Randal ! prépare-toi à souffrir !... tu te le rappelles peut-être, ce bal, le premier où nous allâmes après mon mariage... une fête magnifique, pleine d'éclat et d'enivrement... oh ! quelle torture ! être obligé de garder un visage calme au milieu des regards indifférents ou curieux qui m'assiégeaient, et voir Louise tourbillonner aux bras de vingt inconnus ! Qu'elle eût valsé avec toi, mon frère, une fois ou deux, je l'aurais conçu ; mais avec le premier venu... se livrer !... ah ! Edmond, ne me parle plus de cela, j'étouffe quand j'y pense.

EDMOND.

Oui, quittons ce sujet irritant, parlons d'autre chose, de tes travaux. Tu continues toujours ton grand ouvrage de philosophie et de politique, n'est-ce pas ? à la manière dont tu travailles, tu dois avancer beaucoup.

RANDAL.

Oui, j'avance beaucoup, mais pas à ce que tu crois. Je fais en ce moment de l'imagination à l'aune. Tu crois peut-être, mon cher, que je suis poète pour faire de la poésie ? pas du tout : je suis poète pour payer mes dettes.

EDMOND.

Toi ? des dettes !

RANDAL.

Certainement. Depuis que ma femme ne m'aime plus, elle s'est mise à aimer les concerts, les bals et la toilette : il faut bien que quelqu'un paye cela, et je ne suis pas mari pour rien.

EDMOND.

Mais tu me désoles, Randal ! quoi ! ce souci encore et ce chagrin par-dessus tout le reste ! c'est trop, c'est trop !... Louise ne sait pas les embarras qu'elle te cause ?

RANDAL.

C'est elle-même qui me présente ces mémoires.

EDMOND.

Et tu ne lui dis rien ?

RANDAL.

Que veux-tu que je dise ? faut-il que j'aille

disputer avec ma femme sur sa robe d'hier ou sur son chapeau d'aujourd'hui ? allons donc ! je ne me suis pas plaint quand je me suis vu retirer l'amour qui faisait le bonheur de ma vie, je n'irai pas me plaindre pour un peu d'argent qui s'en va ! plutôt que d'en venir à cette indignité, j'aimerais mieux mourir à la peine comme un forçat !... au fait, j'y succomberai ; je ne pourrai pas faire long-temps cet horrible métier de marchand littéraire. A chaque coup de plume que je donne, ma conscience d'artiste se révolte et me crie d'arrêter... alors, plein d'angoisses et de dégoût, je jette ma plume devenue vénale, et je me mets à pleurer sur l'ignoble supplice que j'inflige moi-même à mon intelligence... mais la nécessité arrive, me talonne, me pousse et me force à reprendre mon chemin. Je repars, mais comme l'épervier blessé qui voit sa proie s'enfuir à tire-d'aile, je vois l'inspiration s'enfuir à mon approche. La Muse est une noble et fière maîtresse qui se donne à ceux qu'elle aime, mais ne se laisse jamais vendre.

EDMOND.

Au nom du ciel, Randal, ne continue pas plus long-temps un douloureux travail. Ne tue pas à-la-fois ton génie et ton avenir. Le hasard m'a enrichi. Fais-moi bénir, en la partageant, cette fortune que je n'ai pas méritée. Quels que soient tes besoins, puise hardiment dans ma bourse ; tu sais que plus tu prendras, plus tu me rendras heureux !

RANDAL.

Merci, merci, mon noble Edmond ! je n'ai heureusement pas besoin encore de cette aide que tu m'offres si généreusement. Tous mes biens patrimoniaux me restent, et si je répugne à les entamer, c'est parce que je souffrirais cruellement de ne pas laisser aux enfants que Dieu m'accordera, je l'espère, l'héritage que m'a laissé mon père ; je le ferai, pourtant. J'aime mieux laisser à ceux qui pourront un jour porter mon nom un peu plus de gloire et un peu moins d'argent. Ils feront comme moi, ils travailleront ; et ils auront au moins le droit de dire : Nous avons eu un père qui n'a jamais transigé avec sa conscience !

( Il jette ses papiers au feu. )

EDMOND.

Que fais-tu ?

RANDAL.

Reviens, Muse sacrée ! reviens ! les vendeurs sont chassés du temple ! tu ne trouveras plus ici que le prêtre de la poésie et de la vérité !... Oui, Edmond, je vendrai, s'il le faut, jusqu'à mon dernier pouce de terre ; je m'en irai, s'il le faut, mourir à l'hôpital ; mais je ne prostituerai jamais l'intelligence que Dieu m'a donnée pour enseigner mes frères, et je brûlerai mes lèvres avec un charbon ardent plutôt que de chanter les cantiques de Sion sur la rive

étrangère ! Hélas ! voilà pourtant à quoi j'ai employé mon temps pendant une année entière, à lutter contre des chagrins stériles et à écrire des pages misérables que je suis obligé de jeter au feu ; et pendant ce temps l'œuvre sacré ne marche pas ; ma vie s'écoule comme un torrent, et je passe, laboureur négligent, dans les sillons du Seigneur, sans en féconder un seul ! Ah ! je suis lâche, il faut bien l'avouer, Edmond, je suis lâche ! je me laisse engourdir dans mon chagrin, et je ne fais plus attention aux immenses douleurs qui m'entourent ; comme un soldat vulgaire blessé dans le combat, je pousse des cris aigus, et je n'entends pas les clameurs de désolation qui s'élèvent de toutes parts vers les cieux ! Et qui donc me fait ainsi oublier mes devoirs et mes frères !.. Une femme, une misérable femme sans intelligence et sans cœur.

Ah ! Randal !

EDMOND.

Si nous étions libres tous deux, je l'enverrais aux folles joies et à la tourbe bruyante dont elle a besoin, et je retournerais à mon austère solitude ! Mais non ! quelque antipathie que nous éprouvions l'un pour l'autre, il faut que nous restions attachés l'un à l'autre à jamais.

EDMOND.

Mon frère, je comprends tes souffrances, j'y compatis, et je voudrais pour tout au monde pouvoir les alléger. Mais la colère t'égare, et Louise ne mérite en rien les reproches, et je dirai presque les injures que tu lui adresses.

RANDAL.

Je ne l'injurie pas, je la juge. Pour la défendre, la connais-tu mieux que moi ? Réponds.

EDMOND.

Non, sans doute.

RANDAL.

L'injustice habite-t-elle mon cœur, et mes lèvres ont-elles l'habitude de s'ouvrir à la calomnie ? Dis encore.

EDMOND.

Je te sais incapable non seulement d'une mauvaise action, mais même d'une mauvaise pensée.

RANDAL.

Laisse-moi donc me plaindre, et crois-moi, ou plutôt non, quite-moi... mes lamentations doivent te paraître puériles et ma colère mesquine. Toi, tu es plus grand, je le confesse ; je te vois depuis long-temps souffrir, et je ne t'entends jamais te plaindre.

EDMOND.

C'est que je ne souffre pas.

RANDAL.

Si, tu souffres, j'en suis sûr. Depuis six mois surtout, tu es bien changé d'humeur comme de visage. Tu es devenu taciturne, rêveur, presque sauvage. Tu nous fuis en pensée quand ce n'est pas en réalité, et puis tu ne dors plus : souvent,

la nuit, quand je travaille, je vois ta lampe rester allumée aussi long-temps que la mienne, et le jour, tu ne reposes pas comme moi. Je sais aussi que tu joues énormément : c'est mauvais signe, d'autant plus que tu gagnes, et que par conséquent ce ne sont pas des pertes d'argent qui t'affligent. Qu'as-tu, mon bon Edmond ?

EDMOND.

Rien, je t'assure.

RANDAL.

Manques-tu de confiance en moi ?

EDMOND.

Peux-tu le croire ?

RANDAL.

Alors tu ne veux pas me conter tes peines, de peur de m'affliger ; tu es plus courageux et plus délicat que moi. Au fait, peut-être as-tu raison... Peut-être chacun a-t-il assez de son fardeau à porter... il n'est donc pas juste que je te charge de la moitié du mien. Va, sors, laisse-moi... je pleurerai seul ; et cela aura le double avantage de ne pas t'attrister et de ne pas m'avilir inutilement.

EDMOND.

C'est une douce tristesse que me cause le récit de tes douleurs ; il me semble qu'en m'y associant je les diminue ; continue donc à m'ouvrir ton âme.

RANDAL.

Je n'ai véritablement qu'un chagrin... c'est d'être à-la-fois le geôlier et le prisonnier d'une femme qui ne m'aime pas, et obligé de lui sacrifier une existence dont elle ne se soucie pas en lui en prenant une dont je n'ai que faire. Il est certain que nous nous sommes cruellement trompés quand nous nous sommes mutuellement choisis pour époux ; mais maintenant que nous reconnaissons notre erreur, il est trop tard pour la réparer. La société est là, qui veille à notre porte, armée d'un fer rouge, et qui nous dit : « Vous êtes dans un enfer, tant pis pour vous ; vous n'en sortirez que marqués du sceau de l'infamie. » Grand Dieu ! ne pouvoir échapper à la douleur que par la honte ! oh ! maudit, maudit soit le jour où j'ai vu cette femme pour la première fois !

EDMOND.

Randal !... Randal !... peux-tu parler ainsi d'elle !..

RANDAL.

Oni, je le peux, parcequ'elle a volontairement brisé le bonheur de ma vie, parcequ'aux austères voluptés de la solitude elle préfère les amusements futiles du monde, parceque c'est une femme pleine de vanités misérables et de desirs vulgaires, moins faite pour être la compagne d'un poète que la maîtresse d'un grand seigneur !

EDMOND.

C'est une lâcheté !... c'est une indigne lâcheté d'insulter une femme qu'on ne comprend pas !

RANDAL.

Malheureux ! qu'as-tu dit ? (Ils se regardent tous deux en silence, puis Randal marche à son frère, et lui dit avec une douceur triste.) Pauvre Edmond ! tu l'aimes... (Edmond se jette en pleurant dans ses bras, et cache sa tête dans sa poitrine. Randal le serre contre son cœur, et pleure à son tour sur lui. Après une pause.) Et elle ?

EDMOND.

Non, non ! Dieu merci ! elle ne sait pas, elle ne saura jamais que je l'aime, et je n'aurai à rougir que devant toi de ma criminelle passion !... Randal ! pourras-tu me pardonner ?...

RANDAL.

Te pardonner, quoi ? mon pauvre frère ! ce n'est pas ta faute, et je suis sûr que tu auras lutté de toute ta force contre ce malheureux amour.

EDMOND.

Ah ! tu as raison de le croire, frère ; j'ai bien souffert, moi aussi ! sentir croître dans son cœur une passion qu'on n'a pas l'espoir de jamais satisfaire, qu'on ne voudrait pas satisfaire si on le pouvait ; se la reprocher comme un crime ; la trouver toujours là, entre soi et l'objet de sa plus grande affection, comme un obstacle insurmontable ; chercher à l'anéantir par tous les moyens ; et malgré tout cela, la voir grandir chaque jour davantage... ah ! ce sont là des tourments horribles et dont toutes tes peines ne peuvent pas te donner l'idée !... Tu as dû me trouver bien froid et bien indifférent depuis long-temps ; tu as dû te dire bien des fois : « Mon frère est là, et il ne voit pas que je souffre, et il ne vient pas m'offrir son sein pour y pleurer ! » Ah ! tu avais raison de m'accuser ; je le sentais, et cela venait encore ajouter à mes douleurs... mais, en proie à mon mal, je ne trouvais pas la force d'aller soulager le tien ! ah ! si j'avais eu ton cœur je l'aurais fait, je le sais bien... mais c'est moi qui suis égoïste et lâche. Vingt fois j'ai pris la résolution de partir avant que personne pût soupçonner mon secret, vingt fois le cœur me manqua à la pensée d'abandonner tout ce que j'aimais dans le monde pour aller recommencer une vie qui m'était odieuse ; je me disais alors que la raison calmerait ma folle effervescence, ou que le temps, à qui rien ne résiste, viendrait éteindre la flamme criminelle qui me dévorait... vain espoir ! vœux inutiles !... après ce mouvement sans but, je me retrouvais toujours au même point, toujours plus malade d'une passion qui grandissait avec mon incertitude !... oh ! quelle est donc cette fatalité qui a appelé ton frère dans ta maison pour y être témoin de douleurs qu'il devait augmenter au lieu de les soulager !

RANDAL.

Oh ! fatalité ! fatalité !

EDMOND.

Mais maintenant que je t'ai avoué ma faute, j'aurai le courage de la réparer. Je partirai, Randal, je partirai aujourd'hui même.

RANDAL.

Oui, tu as raison de partir ; et quoique cette séparation me condamne sans retour à l'isolement et au désespoir, je ne chercherai pas à te détourner de ton projet. Si tu restais ici... peut-être la honte viendrait se joindre à la désolation qui règne déjà sous ce toit maudit... et qui sait si nous ne mourrions pas ennemis !

EDMOND.

Nous, ennemis ! oh ! jamais ! jamais ! n'est-ce pas ?

RANDAL.

Non, si tu as le courage d'accomplir jusqu'au bout le pénible mais nécessaire sacrifice que tu t'imposes ; mais nous ne cesserons pas de nous aimer. Nous nous souhaiterions l'un à l'autre le courage d'accomplir nos devoirs, et résignés à la terre, nous regarderons quelquefois le ciel, où les gens de bien se retrouvent... Pars donc, mais sans précipitation et sans honte, et que nul ne puisse soupçonner le motif de ton éloignement. Maintenant, je reconnais que la colère m'a égaré et que Louise ne mérite aucun blâme ni aucun reproche.

EDMOND, lui serrant la main.

Ah ! je te comprends et je te remercie... Dis-moi... quand je ne serai plus là, promets-moi de faire tout ce qui sera en ton pouvoir pour ranimer son amour pour toi, et recommencer le bonheur que vous avez goûté ensemble.

RANDAL.

Je te le promets... Maintenant, au revoir...

EDMOND.

Adieu... mais avant de nous quitter...

( Il lui tend les bras.)

RANDAL, s'y jetant.

Toujours !... mais je te retrouverai ici, n'est-ce pas ?

EDMOND.

Certainement, certainement.

RANDAL.

A bientôt donc.

## SCÈNE III.

EDMOND, puis LOUISE.

EDMOND, seul.

Pauvre Randal ! que son avenir est sombre ! pourquoi ne puis-je réparer mes torts envers lui que par une absence qui ajoutera à sa douleur ?... Et Louise ! Louise ! Ah ! il ne faut pas que je pense à ce que je laisserai derrière moi, si je veux avoir la force de partir.

LOUISE, entrant.

Bonjour, Edmond. Comment êtes-vous aujourd'hui ?

EDMOND.

Bien, je vous remercie, ma sœur. Randal est sorti un peu indisposé.

LOUISE.

Ah ! qu'a-t-il donc ?

EDMOND.

Je ne sais, peut-être du chagrin.

LOUISE.

Vous croyez ?

EDMOND.

Oui... c'est-à-dire je n'en suis pas bien sûr ; mais je le crains. Louise, je vous en supplie, tâchez de le rendre heureux.

LOUISE.

Ah ! je sais mes devoirs envers lui, et je les remplirai.

EDMOND.

Je n'en doute pas... mais ce n'est pas tout que de remplir son devoir avec son mari, et un mari comme lui... Louise, si vous saviez comme Randal est grand et bon ! Aimez-le tant que vous pourrez... s'il y a quelque chose en lui qui ne vous plaît pas, prenez sur vous de l'oublier et faites-lui belle une vie qui dépend tout entière de vous ; vous verrez comme cela est doux de faire du bien à ceux qu'on aime. Moi, je donnerais ma vie pour vous... pour lui aussi, ma sœur !... Vous serez bien heureuse, croyez-moi, quand vous le verrez heureux. Adieu.

LOUISE.

Pourquoi adieu... vous ne partez pas ?

EDMOND.

Si fait, je pars.

LOUISE.

Pour long-temps ?

EDMOND.

Pour deux ou trois ans.

LOUISE.

Trois ans ! Que vous a donc fait votre famille, que vous ont donc fait vos amis pour les quitter ainsi ?

EDMOND.

Rien que de bon ! mais je suis, vous le savez, un être malheureusement organisé, ayant toujours besoin de ce qu'il n'a pas, et aimant peut-être le mouvement plus que toute autre chose au monde.

LOUISE.

Et quand partez-vous ?

EDMOND.

Aujourd'hui, tout-à-l'heure... car je ne veux pas faire à mon frère des adieux qui me déchirent.

LOUISE.

Peut-être, si ces adieux vous coûtaient tant à faire, ne les feriez-vous pas ? mais enfin je vous envie d'avoir toujours ainsi votre bonheur sous

la main... Au fait, c'est juste... moins on le place haut, moins on doit avoir de peine à l'atteindre...

EDMOND, à part.

Elle me méprise !

LOUISE.

Adieu donc, mon frère ; je vous souhaite un beau voyage et un bon retour, si quelque jour il vous prend envie de revenir parmi nous.

EDMOND.

Je vous remercie. Adieu !

(Il sort.)

#### SCÈNE IV.

LOUISE, puis RÉGA.

LOUISE.

Encore un que j'avais mal jugé ! je lui croyais un grand cœur, capable d'un attachement profond et d'un dévouement sans bornes ; et voilà qu'il nous quitte, nous voyant malheureux, pour aller courir à la recherche des aventures.

RÉGA.

Bonjour, mon enfant ; comment cela va-t-il aujourd'hui ? es-tu plus gaie ? (Louise se jette en pleurant dans ses bras.) Eh bien ! des larmes ?

LOUISE.

Je vous l'avais bien dit, mon ami, que je serais malheureuse !

RÉGA.

Malheureuse ! ce que je craignais est donc arrivé... cette étrangère, cette Pouvrette a fini par mettre le trouble dans votre ménage, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Pouvrette ! ce n'est pas d'elle qu'il s'agit ; il ne s'est rien passé de nouveau. Ce qui me désole, ce qui me consume, c'est la continuation de cette vie misérable que nous menons depuis si long-temps. Je ne voulais pas épouser Randal, moi ; je sentais bien qu'il n'y avait entre lui et moi aucune sympathie, et je croyais que nous ne pourrions jamais être heureux ensemble. Hélas ! mes craintes se sont réalisées comme vos projets : nous sommes mariés et nous ne nous aimons plus.

RÉGA.

Pourquoi ?

LOUISE.

Parceque... parcequ'il est trop grave et trop sérieux pour moi, parcequ'il voit les choses d'une façon et que je les vois d'une autre, parceque nos goûts, nos idées, nos besoins sont tout différents, parcequ'il vit uniquement par la tête et moi par le cœur, peut-être parceque je suis trop jeune ou qu'il ne l'est plus assez... que sais-je, d'ailleurs, et qu'importe la cause ? ce qui est malheureusement certain, c'est que nous n'avons plus, c'est que nous ne saurions plus avoir d'amour l'un pour l'autre.

Et moi je ne comprends la vie qu'avec l'amour, l'amour enthousiaste, ardent, unique, éternel. Pourquoi, s'il n'existe pas, Dieu en a-t-il mis en moi le désir et le besoin ? il est vrai que quand il existerait, je n'en serais pas moins condamnée aux douleurs de l'isolement. Tout est fini pour moi, et le feu sacré, qui seul pouvait me faire vivre, s'éteint lentement en moi, et je sens le froid de la mort qui me gagne peu-à-peu... Ah ! mon ami, mourir si jeune ! mourir sans avoir été aimée !... vous allez me dire que Randal m'a aimée, je le sais bien ; mais il m'a aimée comme il peut aimer, quand son devoir le lui permettait, quand il n'avait rien de mieux à faire, tandis que moi... ah ! si vous saviez quelle douleur il y a dans ces liaisons illégales où l'un donne tout et où l'autre accorde quelque chose... ce n'est pas ma faute, allez !... j'ai cherché l'amour avec une ardeur long-temps infatigable, et j'ai vaillamment combattu contre l'indifférence, mais en vain... cet homme est grand et froid comme les Alpes... J'ai eu beau frapper sur ce cœur de glace, je n'ai pu en faire sortir une étincelle. C'est vrai, c'est vrai, ce que je vous dis là, mon père... que voulez-vous donc que je fasse, moi qui ai besoin d'aimer et qui ne puis plus aimer ? faut-il que je désespère, que je blasphème, que je... Ah ! sauvez-moi, mon père, sauvez-moi !..

RÉGA.

Ton mal est violent, ma bonne Louise, mais il n'est pas incurable, Dieu merci ! c'est une de ces crises de la jeunesse où l'on souffre beaucoup, mais d'où l'on sort vite... aie donc du courage, prends la ferme résolution de te guérir, et tu guériras promptement.

LOUISE.

Je ne demande pas mieux ; mais comment ?

RÉGA.

Il faut te distraire, t'amuser... va dans le monde.

LOUISE.

Vous m'avez déjà conseillé cela, je l'ai fait, et cela n'a servi qu'à irriter mon mal... voilà, mon ami, un an que je vais dans le monde ; je lui ai en vain demandé toutes ses jouissances pour remplacer celles que j'avais rêvées et qui me manquaient : rien ne m'a consolé !

RÉGA.

Il faut y retourner, te dis-je, tu t'en feras une habitude, ensuite une nécessité, et tu finiras par y trouver sinon le bonheur, du moins le calme.

LOUISE.

Je ne veux pas que vous puissiez me reprocher mon malheur, et m'accuser de m'être manqué à moi-même. Je chasserai donc le désespoir qui commence à s'emparer de moi, et quoique je ne croie guère au succès, je recommencerais à tenter la fortune. Si je ne réussis pas, ce ne sera pas ma faute.

RÉGA.

A la bonne heure ! te voilà raisonnable, et j'espère beaucoup pour toi.

LOUISE.

Mais, à propos de monde, il me vient une inquiétude...

RÉGA.

Laquelle ?

LOUISE.

La fortune de Randal est modeste, vous le savez, et je crains qu'elle ne soit ébranlée par les dépenses que nécessite le genre de vie que je mène depuis quelque temps, et que vous m'engagiez à continuer.

RÉGA.

Randal t'aurait-il parlé de cela ?

LOUISE.

Jamais ! il est trop fier et trop délicat pour laisser jamais échapper une plainte sur un pareil sujet ; et c'est là ce qui m'inquiète. J'aimerais mieux m'enfermer à jamais dans un cloître, que de compromettre par de folles dépenses l'avenir de l'homme qui m'a si généreusement fait partager sa fortune.

RÉGA.

Sois tranquille. Je porte trop d'intérêt à une fortune qui est maintenant la tienne, pour t'engager à rien faire qui puisse la compromettre. Fie-t'en à moi là-dessus. Randal, sera bientôt plus riche qu'il ne l'a jamais été, et n'aura pas à se repentir de s'être allié à nous... Dis-moi : Le baron Dolmay m'a envoyé des invitations pour la matinée musicale que donne aujourd'hui le président du conseil ; si tu veux, je t'y conduirai. La matinée sera, dit-on, fort brillante, et tu pourras y trouver du plaisir.

LOUISE.

Je le veux bien.

RÉGA.

Sois prompt... je t'attendrai ici.

LOUISE, revenant.

Ah ! mon ami, le malheur plane sur cette maison ; et déjà notre meilleur ami nous abandonne : Edmond est parti ce matin.

RÉGA.

Parti ! pourquoi ?

LOUISE.

Je ne sais : mais je crois que son instinct lui disait, comme aux oiseaux, que l'orage s'approchait de nous, et qu'il était temps de fuir.

RÉGA.

Enfant ! va donc... (Louise sort.) Parti si brusquement ! c'est singulier.

(Il s'assied et prend un journal. Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le baron de Dolmay demande à voir monsieur.

RÉGA, se levant.

J'y vais... ou plutôt priez-le de se rendre ici.

( Le domestique sort. ) Je serais bien aise de lui faire renouveler connaissance avec Randal.

## SCÈNE V.

RÉGA, DOLMAY.

RÉGA.

Excusez-moi, monsieur le baron, de ne pas vous recevoir dans mon appartement; mais j'attends ici madame Randal, que je dois conduire à la réunion pour laquelle vous avez eu la bonté de nous procurer des invitations.

DOLMAY.

J'ai ma voiture... si vous voulez y accepter deux places, vous me ferez le plus grand plaisir.

RÉGA.

Je vous remercie et j'accepte. Votre santé?

DOLMAY.

Excellente... Et les affaires?...

RÉGA.

...Vont bien. Je suis maintenant certain du succès, et à la première occasion favorable nous pourrons parler à Randal.

DOLMAY.

Vous ne vous étiez donc pas trompé... votre pupille a eu sur lui assez d'empire pour l'amener à nos idées?

RÉGA.

Non, non, ce n'est pas cela. Elle est trop jeune, trop peu au courant des affaires, et elle m'a toujours dit que son rôle était de rester neutre dans de pareilles questions.

DOLMAY.

Si ce moyen que vous croyiez le seul bon vous a manqué, quel autre avez-vous donc pu employer?

RÉGA.

Le meilleur de tous, la nécessité. Le patrimoine de Randal est modique, et ses travaux sont trop consciencieux pour lui rapporter beaucoup; pourtant son revenu a pu lui suffire largement tant qu'il a été seul. Mais depuis un an les frais de sa maison ont plus que doublé. Louise allant beaucoup dans le monde, où elle est obligée de soutenir l'éclat du nom qu'elle porte, fait d'assez grandes dépenses. Randal ne pourra ni diminuer son état actuel ni y suffire. Il sera donc forcé de venir à nous. Du reste, pour lui rendre la chose facile, j'ai eu soin de répandre peu-à-peu et d'accréditer ensuite certains bruits qui le compromettront auprès de son parti. Son mariage avec ma pupille, sa liaison avec moi, le nouveau train qu'il mène ou plutôt qu'on mène chez lui, tout doit faire et fera croire qu'il s'est rallié; son parti qui est imprudent et taquin sera le premier à accueillir ces bruits, et à les répéter en les accompagnant de commentaires injurieux ou de questions outrageantes. Randal,

qui est un don Quichotte d'honneur et ne souffre pas le soupçon, désignera de se justifier. Ce qui n'était que doute deviendra alors certitude; et l'on ira de nouveau criant par les rues la grande trahison du comte de Mirabeau, qui las de s'entendre accuser, finira encore par justifier l'accusation.

DOLMAY.

Votre plan est habile, et s'il a été, comme je n'en puis douter, exécuté avec votre adresse ordinaire, il ne peut manquer de réussir. J'en ai du reste parlé déjà au ministre, qui est enchanté de voir bien tourner une affaire qu'il regarde comme très importante.

RÉGA.

Je vous remercie; n'oubliez pas la promesse que vous m'avez faite de me rendre les soixante mille francs que je dois à ma pupille.

DOLMAY.

On vous tiendra parole cette fois comme les autres.

RÉGA.

C'est bien! je m'en rapporte parfaitement à vous.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; RANDAL, un journal à la main.

RANDAL.

Les misérables! me condamner sans m'entendre! (Apercevant Réga et Dolmay.) Bonjour, messieurs... Comprenez-vous qu'il y ait en France des libellistes assez effrontés pour porter les mains sur une réputation intacte, comme un huissier sur un banqueroutier!...

RÉGA.

Qu'y a-t-il donc, mon ami?

RANDAL, lui montrant le journal.

Ce qu'il y a, monsieur! il y a « vendu!... » tenez, voyez de vos yeux: vendu! moi, vendu!... ah! s'il n'y a pas encore en France de loi qui punisse la diffamation politique, il y a toujours des épées qui punissent les diffamateurs! (S'arrêtant devant un portrait.) Ah! mon père! vieux soldat de la République! toi qui as défendu le pays contre toutes les invasions! qu'eusses-tu fait si une voix eût crié derrière toi: « Voilà un traître!... » tu te serais battu, n'est-ce pas?... Eh bien, derrière ton fils, qui défend le pays contre toutes les tyrannies, il y a des gens qui crient: « Voilà un renégat!... » Prête-moi pour un jour ton épée de Fleurus et de Rivoli, et tu verras si mon courage a dégénéré du tien!... Quel métier, messieurs! Dire qu'il n'y a ni travail, ni vertu, ni intelligence qui vous mette à l'abri de l'épigramme ou de l'injure! Au contraire, plus vous êtes grand, et plus vous êtes en butte aux attaques de tous ces nains envieux qui grouillent dans les bas-



fonds de la publicité, et qui, se sentant condamnés à un éternel incognito, se donnent au moins le plaisir de vous jeter au visage leur poignée de boue anonyme. Et la foule, cette foule imbecile et malheureuse pour laquelle on use sa vie, au lieu de prendre parti pour ceux qui la défendent et de faire cesser le bourdonnement impur qui s'élève autour d'eux, suit, bouche béante, le premier gongat littéraire qui l'atrise par des bouffonneries, applaudit à chaque injure bien adressée, et s'empresse de répéter en riant le calembourg qui tue l'honneur ou la gloire d'un poète ! Qu'est-ce donc, après tout, qu'un poète ? C'est un homme qui met de l'encre sur du papier, comme un imprimeur, pour gagner de l'argent. S'il ne s'est pas fait marchand de bois ou filateur de coton, c'est qu'il ne l'a pas pu, croyez-le bien ; c'est que ses moyens naturels ou sa position sociale ne le lui permettaient pas !... Ah ! pauvre homme ! pauvre homme ! tu t'es figuré qu'on te saurait gré de ta jeunesse sacrifiée et de ton austère dévouement ! Tu ne te rappelles donc plus que la populace de Jérusalem lapidait ses prophètes, et que celle de Rome battait des mains aux tortures des martyrs. — « Crucifions-le ! crucifions-le !... » voilà le cri de ralliement de toutes les multitudes ; et il faudra que le crucifié porte gracieusement sa croix, avale le fiel et le vinaigre sans faire la grimace, et meure dans une pose convenable ! Autrement, on lui criera : « Anathème ! » l'on jettera à la voirie son cadavre infâme, et l'on dira à ses enfants, s'il en a : « Votre père est mort en lâche ! » Voilà pourtant les privilèges de la gloire ! Oh ! insensés, qui demandez au ciel de faire briller sur vos têtes le feu sacré du génie, vous ne savez pas que ce feu brûle et dévore ceux qu'il éclaire !... Il est vrai de dire que, pour le poète, si la lutte est pénible, la récompense est magnifique. Quand vous aurez long-temps étudié dans la poussière des jours et dans le silence des nuits, Dieu, la nature et l'homme ; quand vous aurez traversé bien des doutes et analysé bien des douleurs ; quand vous aurez ouvert votre poitrine à la multitude pour qu'elle puisse y lire à son aise, et recueilli goutte à goutte tout le sang de votre cœur pour le lui donner à boire, vous pourrez espérer l'approbation d'un fat insolent, qui viendra vous dire que cela n'est pas mal, et qu'il est content de vous ! — Ah ! misère ! misère ! j'ai été bien fou le jour où j'ai pris un métier pareil, et il faudrait que je fusse mille fois encore plus fou, si je le recommençais jamais.

RÉGA.

Quoi ! penseriez-vous à abandonner déjà l'arène politique ?

RANDAL.

Comment voulez-vous gagner une partie où l'on a contre soi amis et ennemis ? Dès aujourd'hui je brise ma plume et vais, loin de ce monde misérable où le mal est aussi facilement cru par les uns qu'il est dit par les autres, chercher le repos et l'obscurité. Je laisse à eux-mêmes les compagnons ingrats qui paient mon dévouement par l'injure, et, comme le guerrier romain, je prie Dieu qu'ils ne me regrettent jamais.

RÉGA, bas à Dolmay.

Vous voyez que mes prévisions s'accomplissent : voici l'instant favorable ! parlez-lui.

DOLMAY.

Monsieur Randal, je ne puis que compatir à votre chagrin et applaudir à votre ressentiment. Ceux qui ont été capables de méconnaître et d'outrager un homme tel que vous sont indignes de pardon ; abandonnez-les donc pour toujours ; mais vous ne devez pas pour cela priver la société d'un de ses plus honorables citoyens et de ses plus illustres docteurs. Il est encore des hommes loyaux qui rendent justice à votre caractère et à votre talent, et dans le camp de ceux que vous avez jusqu'à présent combattus vous comptez autant d'admirateurs que d'adversaires.

RANDAL.

Vraiment, monsieur ?

DOLMAY.

Oui, et je regrette vivement pour vous que vos convictions ne vous aient pas placé dans un parti qui sait à-la-fois reconnaître et récompenser tous les mérites.

RANDAL.

Monsieur, quand même mes opinions ne m'auraient pas opposé à vous, l'obscurité de ma naissance m'en aurait toujours séparé. Il n'y a de place autour de votre drapeau que pour les gentilshommes.

DOLMAY.

Le génie ennoblit comme la naissance, monsieur, et il n'est pas un de nous qui n'eût été fier de marcher votre égal.

RANDAL.

Vous me flattez, monsieur.

DOLMAY.

Avec vous, monsieur, la flatterie n'est que vérité.

RANDAL.

Que voulez-vous ? chacun va où sa destinée le pousse, un peu au hasard peut-être. Peut-être aurais-je pu mieux tomber, du moins quant à la fortune.

DOLMAY.

La vôtre souffre peut-être de votre position.

RANDAL.

Cette feuille calomniatrice que vous voyez, je l'ai trouvée chez mon notaire, à qui j'allais donner ordre de vendre une partie de mon modique patrimoine.

RÉGA.

Vraiment, mon ami ?

DOLMAY.

Ah! monsieur, que dites-vous là?... vous ruiné! mais ce serait une honte pour la France! j'aime trop mon pays pour vouloir laisser tomber sur lui une pareille tache; et si mon crédit...

RANDAL.

Je vous remercie. Mais que pourriez-vous faire pour moi?

DOLMAY.

Rien par moi-même. Mais le ministre m'honore de quelque amitié; si vous me permettiez de vous recommander à lui; comme c'est, en même temps qu'un grand politique, un homme d'esprit et de cœur, il se ferait un plaisir de venir au secours du plus remarquable écrivain de notre temps. Me le permettez-vous?

RANDAL.

Je vous ordonne de sortir, monsieur. Je vous ai vu venir de loin; mais je ne vous supposais pas une telle hardiesse. Quoi! je m'indigne de ce que l'on me croit vendu, et vous venez me proposer pour vengeance de me vendre! Me prenez-vous pour un de vos pareils, que vous marchandez ma conscience? Ma conscience, monsieur, est aussi inébranlable que votre servilité. Retournez à votre métier de courtisan, moi je retourne à mon travail de publiciste. Je me suis laissé un instant abattre, mais vous verrez comment je répare mes faiblesses. Je ne briserai pas ma plume, je vous le promets, et si jamais je décroche l'épée de mon père, ce ne sera pas pour la tirer contre un obscur libelliste. Sortez! (A Régia.) Quant à vous, monsieur, si vous n'aviez pas servi de père à Louise... mais je veux bien croire que vous n'étiez pas complice de cette infamie, et je vous donne cinq minutes pour choisir entre cet homme et moi.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté RANDAL.

DOLMAY.

Vous voyez, monsieur, quelle vanité m'a valu votre imprudence. Mais ce n'est pas tout; vous m'avez fait m'avancer auprès du ministre, et vous aurez compromis mon crédit, si, comme je le crains bien maintenant, vous ne réussissez pas. Tâchez pourtant de réussir; car, en cas de mauvais succès, je ferai, comme de juste, tout retomber sur votre tête, et vous verrez qu'au jeu de la faveur on peut perdre par une maladresse tout ce qu'on avait gagné par de longs services.

RÉGIA.

Monsieur le baron, je ne mérite peut-être pas tous vos reproches, mai je tâcherai de me justifier autrement que par des paroles.

DOLMAY.

Vous ferez bien, monsieur; songez qu'à tout prix, à tout prix, il faut nous débarrasser de cet ennemi. Je vous donne un mois: si, au

bout de ce temps, vous n'avez pas réussi, on enverra à votre pupille la réponse qui prouve que vous l'avez dépouillée. — Au revoir, dans un mois!

(Il sort.)

RÉGIA, seul.

Réussir dans un mois, ou me voir à jamais perdu! Que faire?

## SCÈNE VIII.

RÉGIA, LOUISE, RANDAL, PAUVRETTE, HENRIOT.

LOUISE, élégamment parée.

Me voilà prête, mon ami.

RÉGIA.

Partons.

RANDAL, entrant.

Où allez-vous, Louise?

LOUISE.

Je vais avec mon tuteur à la matinée musicale du ministre.

RANDAL.

Du ministre! plaisantez-vous?

LOUISE.

Non. Mais pourquoi vous fâcher? ce n'est pas la première fois que j'y vais, vous le savez bien.

RANDAL.

Je le sais bien, moi, que vous allez aux bals des ministres? ah! madame, ne vous raillez pas de ma bonne foi, c'est déjà bien assez d'en avoir abusé.

LOUISE.

Abusé!

RANDAL.

Si j'avais su cela, croyez-vous que je l'aurais souffert? Que vous vous ennuyiez avec moi, et que vous ayez besoin de courir les bals et les fêtes, je le conçois encore: mais aller chez mes ennemis politiques, chez les ministres! savez-vous ce qu'il en arrive, madame? c'est que mon parti m'accuse de m'être vendu, et que mes adversaires viennent me proposer de m'acheter. C'en est trop, sur ma foi! tant que vos folies n'ont compromis que ma fortune, je n'ai rien dit, madame; mais je ne souffrirai pas un instant qu'elles compromettent mon honneur. Vous n'irez pas à cette réunion.

RÉGIA.

Mais...

RANDAL.

Peut-être, monsieur, serais-je demain en humeur d'écouter vos remontrances; mais aujourd'hui je vous prie de m'en faire grâce: je ne veux pas que madame sorte.

RÉGIA.

Il suffit, monsieur. (A part.) Je n'avais tout-à-l'heure que mon intérêt à servir, j'ai maintenant une insulte à venger. (Haut.) Adieu, Louise.

LOUISE.

Adieu, adieu mon ami. (*Réga sort.—A Randal.*) Même de sortir, vous me le défendez ! mais c'est me traiter en enfant.

RANDAL.

Il faut bien traiter en enfant ceux qui se conduisent en enfant.

LOUISE.

Vous ne m'aviez point accoutumée à des procédés pareils, monsieur ; et ce n'est pas à vous que je puis attribuer votre conduite.

(*Entre Pauvrette, conduite par Henriot.*)

RANDAL.

A qui donc ?

LOUISE.

Mais apparemment à ceux qui ont intérêt à mettre le trouble dans votre maison, afin de s'y faire une place meilleure.

RANDAL.

Et pour qui dites-vous cela ?

PAUVRETTE.

Pour moi, monsieur.

RANDAL.

Pour vous, Pauvrette ?

PAUVRETTE.

Oui, monsieur, pour moi ; il y a long-temps que j'ai reconnu que madame ne m'aime pas ; je ne lui ai pourtant jamais fait de mal...

LOUISE.

Qui donc, si ce n'est vous, donne à mon mari les funestes conseils dont je suis victime ?

RANDAL.

Personne, madame, je vous le jure.

PAUVRETTE.

Ne vous donnez pas la peine de me justifier, monsieur ; vous pensez bien que je ne resterai pas une heure dans cette maison. Je vous remercie profondément du bien que vous m'avez fait, monsieur. Madame, je ne vous en veux pas du mal que vous me faites. Mon bon Henriot, conduis-moi hors de cette maison,

sur laquelle je prie Dieu de verser toutes ses bénédictions.

HENRIOT.

Je vous conduirai où vous voudrez, mon enfant ; mais je ne vous quitterai certainement pas. Oh ! madame !

(*Il s'éloigne avec Pauvrette.*)

RANDAL.

Attends, Henriot. Je ne veux pas qu'un mauvais caprice envoie mourir de faim et de douleur cette pauvre orpheline que j'ai traitée si long-temps comme ma fille.

LOUISE.

J'ai eu tort. Restez avec nous, Pauvrette.

RANDAL.

C'est maintenant impossible, madame ; il y a des mots que rien n'efface. Henriot, tu vas conduire Pauvrette à la ferme que j'ai près du Havre ; tu y resteras près d'elle et tu auras pour elle les mêmes soins que pour moi. Tu m'entends ?

HENRIOT.

Soyez tranquille, monsieur.

RANDAL.

Adieu, mon enfant ; vous emportez tous les regrets de votre ami. (*Pauvrette sort en pleurant.—A Louise.*) Vous avez fait un désert autour de nous ; mon frère lui-même est parti à cause de vous.

LOUISE.

A cause de moi ?

RANDAL.

Oui, madame, il vous aimait !

LOUISE, à part.

Il m'aimait !

RANDAL.

Nous voilà donc seuls, face-à-face, sans amour et sans amitié. Il ne nous reste qu'une chose à faire : c'est de souffrir dignement.

(*Ils s'assoient chacun de leur côté.—La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Le salon précédent.

SCÈNE I.

RANDAL, LOUISE.

LOUISE, tenant une bougie.  
Bonsoir, Randal.

RANDAL.

Vous vous retirez déjà ?

LOUISE.

Oui, j'ai besoin de me reposer.

RANDAL.

Si vous êtes réellement fatiguée, je n'ai rien à dire ; mais hier déjà vous vous êtes couchée de très bonne heure, et si vous faites de même

tous les jours, les domestiques ne manqueront pas de le remarquer.

LOUISE.

Quand ils le remarqueraient, qu'en arriverait-il ?

RANDAL.

Il en arriverait mille suppositions fâcheuses, mille commentaires odieux.

LOUISE.

Ils supposeront que nous sommes malheureux. Eh bien, n'est-ce pas la vérité ?

RANDAL.

Vous savez que je ne puis pas en douter plus

que vous; mais au moins, notre malheur n'est entaché d'aucun ridicule ni d'aucune impureté, et, respectable dans son silence, échappe à la critique du monde. Tâchons de ne pas l'avilir par notre faiblesse ou notre imprudence: la dignité des familles est une chose sacrée qu'il faut dérober aux mains profanes du vulgaire.

LOUISE.

Nous sommes assez forts tous les deux pour accepter hautement la responsabilité de nos actions, quelles qu'elles soient, et nous n'avons pas à nous inquiéter de la dignité d'une famille qui n'existe réellement pas, puisque, Dieu merci, nous n'avons pas d'enfants.

RANDAL.

Dieu merci! Vous êtes libre, madame; vous pouvez vous retirer si bon vous semble.

LOUISE.

Bonsoir.

(Elle prend sa bougie, commence à s'éloigner, s'arrête, puis revient lentement s'asseoir à sa place.)

RANDAL.

Eh bien? vous restez?

LOUISE.

Oui, j'ai réfléchi...

RANDAL.

Ah! c'est tout simple. Du moment où je consens, vous ne voulez plus.

LOUISE.

Vous êtes injuste et amer.

RANDAL.

Toujours. Ah! vous êtes à plaindre de vivre avec un tyran comme moi.

LOUISE.

Encore! mais cela devient insupportable, monsieur.

(Elle fond en larmes.)

RANDAL, attendri.

Louise! Louise! ne pleurez pas.

(Il s'approche d'elle et lui prend la main.)

LOUISE, la retirant.

Laissez-moi.

RANDAL.

Ne pleurez pas, Louise, je vous en supplie; si vous saviez combien vos larmes me font de mal; oh! si vous pouviez lire dans mon cœur! je vous fais souffrir, parceque je souffre aussi; et je souffre parceque vous ne m'aimez pas. Pourquoi ne m'aimez-vous pas, Louise? je t'aime tant, moi!

LOUISE.

Vous?

RANDAL.

Oui; malgré nos amertumes, malgré ton indifférence, je t'aime encore, je t'aime plus que jamais peut-être; et, si tu le voulais, je pourrais tout oublier en un instant, et recommencer les jours de bonheur que nous avons passés ensemble.

LOUISE.

Je conçois que vous puissiez avoir le désir

de retourner au passé, vous qui n'aviez d'autre soin que de vous laisser aimer; mais moi...

RANDAL.

Qu'avez-vous à me reprocher?

LOUISE.

Moi? rien; je vous ai toujours vu vous conduire en galant homme et en citoyen parfaitement vertueux. Mais vous vous êtes imposé de si grands devoirs que vous avez à peine trouvé le temps de donner quelques pensées à cette femme qui vous donnait toutes les siennes; je ne me plains de rien, mais je trouve qu'il est triste pour moi de m'immoler à un dieu que les soins de sa grandeur empêchent d'abaisser les yeux sur mon sacrifice.

RANDAL.

Oh! vous ne m'avez pas compris, Louise; si, à côté de vous, je m'occupais d'autre chose que de vous, c'était pour vous. Je voulais devenir chaque jour meilleur et plus fort pour me rendre plus digne de vous et vous plaire davantage. Plus sont grands les biens que Dieu nous envoie et plus doit être grande la vertu qui les mérite. Je me disais que je n'en pourrais assez faire pour payer le bonheur que j'avais de vous posséder. Ah! si j'avais éprouvé pour vous une de ces passions vulgaires qu'inspire à tout homme la première beauté venue; si je n'avais vu en vous qu'une femme, j'aurais passé tous mes jours à vos pieds, perdu dans une perpétuelle ivresse. Que de fois j'ai combattu contre moi-même afin de ne pas me laisser aller à oublier le monde pour ne me souvenir que de vous! que d'heures j'ai passées agenouillé près du lit où vous dormiez tranquille et heureuse peut-être! Que de larmes amères j'ai versées dans le silence des nuits! Vous étiez pour moi une divinité aux pieds de laquelle je ne voulais brûler que le plus pur encens de la terre, et je demandais à Dieu avec une ardeur désolée la force de résister à la passion qui me dévorait, afin de pouvoir accomplir la noble et rude tâche que je m'étais imposée, et vous offrir par là chaque jour, avec une destinée plus glorieuse, un cœur plus épuré. Voilà comment je vous aimais; voilà la cause de cette froideur dont vous m'accusez avec tant de justice.

LOUISE.

Oh! mon Dieu! est-ce vrai?

RANDAL.

Le doute! toujours l'affreux doute qui ternit tout et tue tout! Ah! vous êtes bien de cette pauvre génération qui nie tous les dévouements et tous les sentiments exaltés parcequ'elle ne les comprend pas, et qui, si elle les comprenait, les nierait encore, de peur d'être obligée d'y répondre.

LOUISE.

Il est naturel de nier ce qui n'existe que dans l'imagination ou dans les discours des autres.

Vous savez bien parler de l'amour, mais vous ne m'avez jamais aimée.

RANDAL.

Quoi ! même l'existence de mon amour ! Mais à quoi bon se parler quand on ne peut plus s'entendre. Madame, je vous demande pardon du fastidieux entretien que je viens de vous faire subir. Ce sera la dernière fois. Bonsoir, madame.

( Il se lève pour s'en aller. )

LOUISE.

Ne vous dérangez pas, monsieur ; il y a longtemps que je voulais vous céder la place... O mon Dieu ! mon Dieu ! quelle existence !

( Elle sort. )

## SCÈNE II.

RANDAL, puis RÉGA.

RANDAL.

Où, oui, c'est là une horrible existence ! vivre ensemble comme deux galériens accouplés, voulant toujours se fuir, et ne le pouvant jamais, et se maudissant tous deux à cause de la chaîne qui fait de chacun le boulet de l'autre ! être réunis sans sympathie et isolés sans liberté ! O solitude ! triste et sévère amie ! je ne croyais pas qu'un jour je te regretterais. Quelqu'un... allons ! essuye tes larmes, comédien ! il est temps d'entrer en scène et de sourire au public.

RÉGA.

Bonsoir, Randal.

RANDAL.

Ah ! c'est vous, monsieur ! vous avez fait un bon voyage ?

RÉGA.

Excellent... Ah çà ! j'espère que pendant mon absence vous vous êtes tout-à-fait calmé, et que vous ne m'en voulez plus de cette malheureuse affaire.

RANDAL.

Laquelle ?

RÉGA.

Vous savez ?... Le baron Dolmay.

RANDAL.

Ah ! c'est déjà oublié.

RÉGA.

J'ai eu tort, j'en conviens, ou plutôt je me suis trompé, car je l'avais fait à bonne intention. Je voyais votre fortune compromise... mais du moment que j'ai vu que cela vous blessait, tout a été fini. J'ai complètement rompu avec le baron.

RANDAL.

Ne parlons plus de cela.

RÉGA.

C'est qu'il n'est rien que je préfère à votre estime et à votre amitié. ( Ils se serrent la main. ) Et Louise, comment est-elle ?

RANDAL.

Un peu fatiguée... Je la quitte.

RÉGA.

Elle ne repose pas encore ?

RANDAL.

Je ne sais pas.

RÉGA.

Permettez que je la fasse revenir pour l'embrasser. Si c'est votre femme, c'est ma fille. ( Il sonne ; un domestique entre. ) Priez madame de venir me dire bonsoir. ( Le domestique sort. ) Comment avez-vous passé le temps depuis mon départ ?

RANDAL.

Comme à l'ordinaire... Avez-vous fait un long tour ?

RÉGA.

Non ; je suis allé jusqu'à Néri seulement, et j'y ai séjourné. Avez-vous des nouvelles d'Edmond ?

RANDAL.

J'en ai eu, vous le savez, la veille de votre départ. Il était au Havre, et devait s'embarquer très prochainement pour l'Amérique. Depuis, je n'ai rien reçu, et je ne compte rien recevoir avant un grand mois ; il est bien loin maintenant.

RÉGA.

Savez-vous la cause de son départ ?

RANDAL.

Pas de cause sérieuse, je crois ; comme à l'ordinaire, l'envie de voyager.

RÉGA.

Où... Est-ce que vous ne souffrez pas ? je vous trouve bien changé.

RANDAL.

J'ai beaucoup travaillé ces temps-ci ; il y a chez moi un peu d'épuisement.

RÉGA.

Il faut vous ménager.

( Rentre le domestique apportant une lettre. )

LE DOMESTIQUE, à Randal.

Pour monsieur ; l'on a dit que c'était pressé.

RANDAL, ouvrant la lettre.

Qui a apporté cette lettre ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un commissionnaire qui est reparti tout de suite.

RANDAL.

C'est bien. ( Il lit. ) « Un ami mourant veut vous voir une dernière fois. Venez vite à Passy, grande rue, n° 9, et demandez monsieur... » Mon Dieu ! qui cela peut-il être ? Mon chapeau !

( Le domestique lui donne son chapeau. )

RÉGA.

Vous allez si loin ce soir ?

RANDAL.

Sans doute.

RÉGA.

Vous connaissez la personne dont on vous a donné l'adresse ?

RANDAL.

Non ; mais n'importe , c'est un devoir à remplir. Je souffre.

RÉGA.

Voulez-vous que je vous accompagne ?

RANDAL.

Merci, c'est inutile... j'irai en voiture. (Au domestique.) Cherchez-m'en une.

RÉGA.

J'ai laissé en bas un cabriolet, vous le prendrez. Voici Louise ; je vais l'embrasser, et descendre ensuite avec vous.

## SCÈNE III.

LES MÈRES, LOUISE.

LOUISE.

Bonsoir, mon bon tuteur, je suis bien aise de vous revoir. Avez-vous fait un voyage agréable ?

RÉGA.

Très agréable. Je n'ai pas voulu m'endormir avant de t'avoir embrassée. Maintenant, bonne nuit. Randal sort pour une heure, et moi je vais me reposer. A demain. (Bas et vite.) Renferme-toi seule ici et attends-moi. Je viendrai par la porte du jardin ; il faut que je te parle.

( Il sort avec Randal. )

## SCÈNE IV.

LOUISE, seule.

Me parler seule !... Pourquoi ? sans doute pour m'interroger sur ma position, pour savoir mes chagrins, pour me consoler. Mais alors que signifie ce mystère ? ne pouvait-il ?... Mais qu'importe ! s'il le fait, c'est qu'il a des raisons de le faire ; j'ai coutume de me fier à sa sagesse, je m'y fierai jusqu'au bout. Fermons la porte. ( Elle sort et ferme la porte de la première chambre qui précède. ) Je suis bien seule... Oh ! je tremble ! un funeste pressentiment me saisit ; il me semble qu'il va s'accomplir pour moi quelque chose d'étrange et de terrible. Oh ! les malheureux croient toujours au changement, parcequ'ils ne peuvent qu'y gagner. Hélas ! non, rien ne changera pour moi, et la mort seule peut me sauver. Pourtant... mais je n'ose descendre dans mon cœur, — mon cœur est un abîme. Que la nuit est triste !... On monte l'escalier... c'est mon tuteur.

( Elle va vers la porte du jardin. )

## SCÈNE V.

LOUISE, EDMOND.

LOUISE, reculant.

Edmond !

( Edmond, horriblement pâle, entre lentement, et dépose une paire de pistolets sur une table. )

EDMOND.

Où est mon frère ?

LOUISE.

Vous ici ! Edmond ?

EDMOND.

Où est mon frère ?

LOUISE.

A cette heure ! O mon Dieu ! pourquoi ces armes ?

EDMOND.

Soyez tranquille, je ne veux faire de mal à personne. Mon frère est sorti, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Oui.

EDMOND, souriant amèrement.

Un ami mourant, n'est-ce pas ? Horrible mensonge ! ruse infâme !... mais je l'ai permis. ( Regardant Louise fixement. ) Oui, oui, moi, je l'ai permis.

LOUISE.

Vous m'effrayez ; qu'avez-vous ?

EDMOND, se laissant tomber sur une chaise et sanglotant.

Ah ! ma mère, était-ce ainsi que je devais finir !

LOUISE.

Edmond ! Edmond !

( Edmond tève la tête et la regarde ; elle s'enfuit. )

EDMOND.

Ne me quittez pas ! ne me quittez pas ! Louise, ne me quittez pas ! j'ai peur... Mon frère n'est pas ici ?

LOUISE.

Je ne sais pas.

EDMOND, violemment.

Après tout, un homme qui veut mourir a bien des droits, et ne peut rien craindre. Louise, vous êtes malheureuse, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Moi ?

EDMOND.

Avouez-moi que vous êtes horriblement malheureuse.

LOUISE.

Point du tout.

EDMOND.

Vous me trompez. C'est votre tuteur qui est venu me le dire ; il m'a dit que vous étiez en proie au désespoir, il m'a supplié de vous sauver.

LOUISE.

Me sauver... de qui ? Je ne vous comprends pas.

EDMOND.

Il ne vous a donc pas dit pourquoi il m'avait fait revenir ?

LOUISE.

Non.

EDMOND.

Vous ne savez pas pourquoi je reviens ici la nuit comme un voleur, pendant que mon frère est absent ?

LOUISE.

Non.

EDMOND.

Vous ne vous en doutez pas ?

LOUISE, d'une voix faible.

Non.

EDMOND.

Alors, alors, Dieu soit loué ! Je peux mourir innocent.

(Il se précipite vers la porte par laquelle il est entré.)

LOUISE, courant après lui et le retenant.

Que parlez-vous de mourir ?

EDMOND, voulant se débarrasser.

Laissez-moi fuir pendant qu'il est temps encore.

LOUISE, le retenant encore.

Vous voulez vous tuer, malheureux !

EDMOND, même jeu.

Ayez pitié de moi, ma sœur ! ma sœur, laissez-moi partir.

LOUISE, même jeu.

Je ne veux pas que vous mouriez, Edmond.

EDMOND, se retournant et marchant vers elle.

Alors il faut m'aimer, madame.

LOUISE, reculant.

Oh ! mon Dieu !

EDMOND.

Non, pas m'aimer, c'est impossible, mais il faut m'entendre au moins... un instant ! le temps de te dire que je t'aime.

LOUISE.

Taisez-vous ! taisez-vous !

EDMOND.

Je t'aime, Louise, depuis un an entier je t'aime.

LOUISE.

Malheureux ! vous oubliez que vous parlez à la femme de votre frère.

EDMOND.

Il n'y a plus de frère pour moi, il n'y a plus de mariage. Il y a Louise devant moi, la mort derrière moi, et mon cœur qui déborde ! Il fallait bien qu'il s'échappât à la fin, ce secret qui m'étouffe ! Je t'aime ! Un mot que je me suis dit à moi pendant tous les jours et toutes les nuits d'une année et que je n'ai jamais pu te dire ! et je ne l'ai dit à personne, qu'à mon frère, une fois, pour m'ôter, avec toute espérance, toute possibilité de faire partager ma passion ! J'y ai réussi, mon Dieu ! mais à quel prix ? au prix de mon existence. Car cette pas-

sion funeste à laquelle il fallait un aliment, a dévoré le cœur où je l'avais enfermée ! Pardonnez donc à celui qui meurt pour vous, et laissez-lui raconter ses souffrances ! Qui a souffert comme moi ? Les autres hommes ont pour vivre mille raisons et mille desirs, l'ambition, la vanité, le devoir, la curiosité, que sais-je ? moi, non, je n'avais que l'amour. Tout le reste était pour moi dans le passé, et ne comptait plus ; mon amour seul, cet amour sans comparaison et sans bornes, était pour moi dans l'avenir. Il était mon avenir lui-même, et tout entier ; et il a fallu le briser. Oh ! quels désespoirs ! quels délires ! quelles insomnies ! ô jour maudit qui nous a montrés l'un à l'autre ! ô toit fatal qui nous a abrités ensemble ! sans vous, j'aurais vécu comme un autre, attendant chaque jour le lendemain, et chaque jour plus patiemment, parce que le terme eût été plus proche. Mais vous avoir vue, vous avoir admirée, vous aimer, vous posséder par la pensée, rêver un bonheur que les habitants du ciel n'imaginent peut-être pas... et être obligé de renoncer pour toujours à vous ! O toi qu'on appelle le terrible juge, je ne crains pas ton courroux, j'ai déjà traversé l'enfer... Vous restez immobile et muette d'horreur, Louise ! oui, c'est horrible ce que je fais ! mais depuis longtemps je ne me connais plus ; un démon intérieur me pousse et me fait agir. Je suis ici près de vous, au lieu de voguer à travers les immenses solitudes de l'Océan... sais-je pourquoi et comment ? non... je me rappelle seulement que votre tuteur est venu ; il m'a parlé de vous, de malheur, de devoir, de mon frère, d'enlèvement, de nécessité, je ne me rappelle plus... et il m'a amené ici, en convenant d'un signal... j'ai vu le signal, je vous ai dit ce que je voulais vous dire, je suis heureux comme je ne l'ai pas été depuis bien long-temps, et je peux me tuer en paix ; je n'ai plus rien à faire ici-bas.

(Louise se jette dans ses bras.)

LOUISE.

Tue-moi donc aussi, car je t'aime.

EDMOND.

Tu m'aimes... ah !

LOUISE.

Nous nous sommes aimés en même temps... nous nous sommes tus une année entière, et nous avons souffert séparément ; maintenant que nous nous sommes parlé... mourons ensemble.

EDMOND.

Mourir ! tout-à-l'heure je l'aurais pu, parce que je ne me savais pas aimé de toi ; mais maintenant je n'en ai plus la force.

(Il laisse tomber les pistolets.)

LOUISE.

Au contraire. Tout-à-l'heure nous n'étions

que malheureux, nous pouvions vivre; maintenant nous sommes criminels, — il faut mourir!

EDMOND.

Pourquoi donc as-tu parlé?

LOUISE.

Parceque j'ai compté sur ton courage... as-tu peur?

EDMOND.

Oui, j'ai peur. Qui sait ce qu'il y a au-delà du tombeau? nous voilà réunis; si nous étions séparés!

LOUISE.

Nous avons partagé la faute qui nous tue; quel que soit l'avenir, nous le partagerons encore.

EDMOND.

Eh bien! puisque nous sommes décidés à tout braver, osons braver la vie. (On frappe à la porte.) On vient... fuyons.

LOUISE.

Où veux-tu m'entraîner?

EDMOND.

Au bonheur. Puisque je ne l'ai trouvé nulle part, c'est qu'il est dans le crime.

LOUISE.

Et le déshonneur, malheureux!

EDMOND.

Désormais, nous sommes perdus... Écoute: que nous mourions ici, ou que nous vivions ailleurs, le déshonneur sera le même; marchons donc devant nous, ne craignons pas que le ciel nous écrase, ne craignons pas que la terre nous méprise. (On frappe de nouveau.) Encore! partons.

LOUISE.

Edmond, tuez-moi ou fuyez... Edmond, je vous supplie, au nom...

EDMOND.

Je n'entends plus rien... ma tête se perd... Venez.

LOUISE.

Edmond! Edmond! laissez-moi... au secours!

EDMOND.

N'appellez pas! je ne me connais plus, et si quelqu'un venait nous arrêter! O Dieu! sauvez-moi du fratricide!

(Il entraîne Louise de force.)

## SCÈNE VI.

RANDAL, UN DOMESTIQUE.

RANDAL, du dehors.

Enfoncez!... (On enfonce la porte; il entre avec le domestique.) N'avez-vous laissé monter personne?

LE DOMESTIQUE.

Personne, monsieur.

RANDAL.

D'où vient donc que cette porte était fermée en dedans? Où est M. de Réga?

LE DOMESTIQUE.

Dans son appartement, monsieur.

RANDAL.

Et madame?

LE DOMESTIQUE.

Dans le sien.

RANDAL.

Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur vent-il que j'aille voir chez madame?

RANDAL.

Non: j'irai moi-même, attendez-moi ici.

(Il sort et rentre au bout d'un instant.)

LE DOMESTIQUE.

Eh bien, monsieur?

RANDAL.

Allez voir dans le jardin s'il n'y a personne et si la porte est fermée; vous regarderez s'il n'y a nulle part aucune trace de violence... Allez... Qu'est-ce que ceci? mon Dieu!... (Il aperçoit les pistolets qu'Edmond a laissés.) des armes!... Louise absente!... y aurait-il un malheur de plus dans ma maison?... voyons... (Il ramasse un des pistolets, et l'examine en détail.) Non, ces pistolets sont encore chargés... que croire? que craindre?... a-t-elle voulu se servir de ces armes pour se tuer? et le cœur lui manquant, s-t-elle cherché un autre moyen? O Louise! pauvre femme! morte en maudissant... Un gant! un gant d'homme! mille malédictions! elle est enlevée!

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Monsieur, il n'y a personne dans le jardin, la porte est fermée, et je n'ai remarqué aucune trace de violence.

RANDAL.

La poste est-elle loin d'ici?

LE DOMESTIQUE.

A deux pas, monsieur.

RANDAL.

Courez-y, et promettez un louis au postillon de service, s'il est ici dans cinq minutes avec les deux meilleurs chevaux de l'écurie... (Le domestique veut sortir.) Auparavant, montez chez M. de Réga, et dites-lui que je le prie de descendre tout de suite chez-moi, puis partez sans rien ajouter. (Le domestique sort.) La malheureuse! ce n'était pas assez d'avoir désolé mon existence, il fallait encore qu'elle déshonorât mon nom... le déshonorer, ô Dieu! mais au moins la vengeance me reste... me venger sur qui? sur elle? une femme? non, c'est l'homme qu'il me faut! Qui est-ce? quelque misérable doré sur toutes les coutures, qui l'aura séduite par son clinquant.. Oh! les femmes!.. soyez douc



bon , patient , délicat , dévoué , donnez donc tout votre cœur et toute votre existence ! ( Voyant Réga qui entre. ) Le voici , du calme.

SCÈNE VII.

RANDAL , RÉGA.

RÉGA.

Déjà de retour ?

RANDAL.

Oui , je me suis trouvé trop malade en route , et j'ai été obligé de revenir.

RÉGA.

Ah !

RANDAL , mystérieusement.

Oui... et la lettre , vous savez cette lettre...

RÉGA.

Eh bien ?

RANDAL.

C'était un piège.

RÉGA.

Vous croyez ?

RANDAL.

J'en suis sûr. Êtes-vous sorti de votre chambre ?

RÉGA.

Pas un instant.

RANDAL.

Et vous n'avez pas entendu de bruit ?

RÉGA.

Non.

RANDAL.

C'est que en revenant je les ai surpris , et... ils sont là tous les deux... morts.

RÉGA.

Morts , tous les deux !

RANDAL.

Qui est l'autre ?

RÉGA.

Vous ne l'avez pas reconnu !

RANDAL.

Ah ! vous le connaissez donc , vous !... Ah ! misérable ! c'est encore vous qui avez machiné cette infamie.

RÉGA.

Moi...

RANDAL.

Vous-même... Ah ! je vous connais tout entier maintenant. Vous êtes l'instrument de cette corruption machiavélique qui assiège les hommes de conscience et de résolution , et vous avez cherché à me perdre par tous les moyens. Vous m'avez fait épouser votre pupille pour me

séduire par son influence... cela ne réussissant pas , vous avez préparé et consommé la ruine de ma fortune , afin que le besoin me jetât dans les bras de votre parti. Repoussé encore de ce côté , vous avez changé de batterie et vous êtes venu jeter le désordre dans ma maison , et perdre d'un coup mon bonheur et ma réputation , espérant , sans doute , que le désespoir me réduirait à la retraite ou au suicide. Mais vous vous êtes encore trompé , monsieur le marchand de conscience ! Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre maintenant , ce sont ceux qui m'ont outragé. Celui à qui vous avez vendu mon honneur , vous l'a sans doute payé avec de l'or ; il me le paiera à moi avec du sang... Quelle route ont-ils prise ?

RÉGA.

Mais , monsieur , je ne sais ce que vous voulez me dire.

( Il veut sortir. )

RANDAL , lui barrant le passage.

Reste ici , et réponds , ou je te brûle la cervelle.

( Il saisit des pistolets. )

RÉGA.

Vous n'oserez pas m'assassiner...

RANDAL.

Si tu ne réponds pas à ma question , je te tue comme un chien... je t'en donne ma parole d'honneur , et tu sais que je la tiens , moi ! Quelle route ont-ils prise ?

RÉGA.

Ils devaient prendre celle de Bordeaux.

RANDAL.

Tu mens , c'est trop loin... laquelle...

( Il lui approche le canon du pistolet du visage. )

RÉGA.

Celle de...

RANDAL.

Regarde-moi. Tu vas mentir... prends garde , ma patience est à bout... Pour la dernière fois , quelle route ont-ils prise ?

RÉGA , d'une voix faible.

Celle du Havre.

RANDAL.

Tu as dit vrai cette fois... tu avais peur... Maintenant je me mets à leur poursuite ; je les rejoindrai , dussé-je crever dix chevaux , et alors , malheur !... malheur !

( Il sort. )

RÉGA.

Qu'ai-je fait ! Courons du moins sauver la vie de Louise.

( Il sort aussi. )



rengo, comme moi, et nous causerons en buvant un coup. Je viendrai vous éveiller quand il sera temps de partir.

(Il sort.)

PAUVRETTE, seule.

Pauvre bon ami! je vais donc le retrouver, lui parler, l'entendre, le consoler peut-être; car mon cœur me dit qu'il est malheureux.

SCÈNE II.

PAUVRETTE, LOUISE, EDMOND.

EDMOND, en dehors.

Madame, faites-nous vite monter une collation dans une de vos chambres.

PAUVRETTE.

Oh! mon Dieu! cette voix!

LOUISE, entrant avec Edmond.

Ah! c'est ici Sainte-Croix; nous sommes à vingt-cinq lieues de Paris. (Apercevant Pauvrette.) Pauvrette ici!

(Elle fait signe à Edmond de se taire.)

PAUVRETTE.

Oui, madame, c'est moi. Il me semble que j'ai reconnu...

EDMOND, bas, à Louise.

Nous sommes perdus!

LOUISE, de même.

Silence! (Haut.) Et par quel hasard, ici, mon enfant? comment se fait-il que vous ayiez quitté la ferme où mon mari vous avait envoyée?

PAUVRETTE.

J'avais besoin de parler à monsieur... mais est-ce lui dont j'ai tout-à-l'heure entendu la voix?

LOUISE.

C'est lui.

PAUVRETTE, avec joie.

; Monsieur Randal?

LOUISE.

Oui. Qui voulez-vous donc que ce soit?

PAUVRETTE.

Alors, pourquoi ne me parlez-vous pas, bon ami?

LOUISE.

Monsieur est fâché contre vous, de ce que vous avez quitté sans sa permission la demeure qu'il vous avait assignée.

PAUVRETTE.

Et vous ne me parlez pas, monsieur Randal?

LOUISE.

Non. Vous savez que lorsque monsieur est irrité, il le témoigne par son silence.

PAUVRETTE, pleurant.

O mon Dieu! Et que faut-il que je fasse, maintenant?

EDMOND, bas.

Pauvre femme! Elle pleure!

LOUISE, de même.

La pitié nous perdrait. (A Pauvrette.) Il faut que vous retourniez d'où vous venez, aujourd'hui même.

PAUVRETTE.

A cette condition, aurai-je mon pardon?

LOUISE.

Oui, je vous le promets.

PAUVRETTE.

Merci, madame, je vais vous obéir. Intercédez pour moi, je prierai pour vous.

LA SERVANTE, rentrant.

Mademoiselle, voulez-vous venir?

(Pauvrette prend son bras et sort.)

SCÈNE III.

LOUISE, EDMOND.

EDMOND.

Eh bien! revenez à vous, Louise; vous êtes toute pâle!

LOUISE.

Cette enfant m'a émue jusqu'au fond du cœur.

EDMOND.

Moi aussi, et je n'ai pu voir ses larmes sans pleurer.

LOUISE.

Randal nous poursuit peut-être à l'heure qu'il est.

EDMOND.

Il ne saurait nous atteindre, ne connaissant pas la route que nous avons prise. Et d'ailleurs, comme vous étiez cachés au fond de la calèche et que je vous ai parlé comme à un homme, les postillons ne pourraient lui donner aucun renseignement sur nous; vous pouvez vous reposer ici sans crainte.

LOUISE.

Non... pas d'imprudence! tant que nous foulerons le sol de France, je croirai l'entendre marcher derrière moi... et je ne commencerai à être tranquille que lorsque nous aurons mis un monde entre lui et nous.

EDMOND.

Entrez dans la chambre qu'on nous aura préparée. Moi je vais visiter avec soin la voiture et commander les chevaux. (La servante entre.) Conduisez madame à sa chambre.

LA SERVANTE, montrant une porte qui donne sur la scène.

C'est celle-ci.

EDMOND.

Très bien. (Louise y entre.) Y a-t-il une autre dame dans l'hôtel?

LA SERVANTE.

Oui, monsieur, une jeune dame arrivée ce matin par la diligéence.

EDMOND.

Si un voyageur, n'importe lequel, demande une dame, on lui nommera celle-là. Quant à celle qui m'accompagne, je veux que ni vous ni personne de l'hôtel n'en parlez. Si on demande à qui est la calèche, vous direz qu'elle appartient à deux messieurs étrangers, vous m'entendez bien ?

LA SERVANTE.

Oui, monsieur.

EDMOND.

Il y a un louis pour vous, si mes ordres sont fidèlement exécutés.

LA SERVANTE.

Soyez tranquille, monsieur... il n'y a que moi de levée dans la maison, et vous pouvez compter sur mon exactitude.

EDMOND.

Où a-t-on remis ma voiture ?

LA SERVANTE.

Descendez par ici, monsieur. (Edmond sort.) C'est drôle ! quand je travaille honnêtement, il me faut trois mois pour gagner vingt francs, et maintenant je peux les gagner en moins d'une heure, par deux ou trois mensonges. Quoi qu'en dise M. le curé, m'est avis que la vertu n'est pas une chose bien profitable.

(Elle sort.)

## SCÈNE IV.

RANDAL, seul, puis LA SERVANTE.

RANDAL. Il entre, couvert de son manteau, et tenant à la main deux pistolets; il dépose le tout sur une table, et s'assied à côté.

Je suis accablé de fatigue ! vingt lieues au galop !... ma fièvre n'a fait qu'augmenter ; il faut que je prenne ici un peu de repos ; d'ailleurs, à quoi bon aller plus loin ? il est évident, maintenant, que je n'ai pas suivi le même chemin qu'eux ; sans cela, au train dont j'ai couru, je les aurais déjà rejoints. Les postillons m'ont bien dit qu'il n'était passé cette nuit qu'une seule voiture, dans laquelle il y avait deux hommes... mais j'ai craint qu'ils ne fussent payés pour me tromper, et j'ai continué bien inutilement, hélas !... comment se fait-il que j'aie oublié de faire dire à ce misérable laquelle des deux routes c'était. Pauvres cervelles humaines ! machines détraquées ! qui ne marchent jamais plus mal que quand on en a besoin ! quoi ! même la vengeance, il faudra que j'y renonce !... Que je suis malade ! si je pouvais mourir !... j'ai, en arrivant, aperçu une calèche dans la cour ; à qui est-elle ? sans doute à ces deux messieurs dont m'a encore parlé le postillon, qui s'en retournait avec ses chevaux. Je vais m'en assurer ; il ne faut négliger aucun moyen de réussite. Hé ! mademoiselle, voulez-vous venir ici un instant, s'il vous plaît ?

LA SERVANTE, entrant.

Que desire monsieur ?

RANDAL.

Je voudrais du thé au rhum ; j'ai passé la nuit à cheval, et je me sens froid.

LA SERVANTE.

Monsieur veut-il une chambre et du feu ?

RANDAL.

Oui. Vous m'y servirez le thé.

LA SERVANTE.

Je vais m'en occuper, monsieur... Tenez, je vous donnerai la plus belle chambre de l'hôtel, la fenêtre donne sur les rochers qui bordent la Seine... vous aurez de là une vue superbe.

RANDAL.

Mademoiselle ! (La servante revient.) A qui cette calèche que j'ai vue dans la cour ?

LA SERVANTE.

Elle est à deux messieurs étrangers fort riches, à deux Américains, je crois.

RANDAL, à part.

C'est bien cela. (La servante veut s'éloigner.) Dites-moi encore... N'est-il pas arrivé ce matin à l'hôtel une jeune dame ?

LA SERVANTE.

Oui, monsieur.

RANDAL.

Ah !... seule ?

LA SERVANTE.

Non... avec un vieux monsieur.

RANDAL, se parlant à lui-même.

Un vicillard... (A la servante.) Quelle mine a ce monsieur ?

LA SERVANTE.

Dam ! je ne pourrais pas trop vous dire : un monsieur comme ci, comme ça.

RANDAL.

Un domestique... un homme de confiance ?

LA SERVANTE.

Ça pourrait bien être ça.

RANDAL.

Est-il ici ?

LA SERVANTE.

Non, monsieur, il est sorti.

RANDAL.

Vous ne savez pas si je pourrais parler à cette dame ?

LA SERVANTE.

Je vais voir ; je crois qu'elle est couchée... votre nom ?

RANDAL.

Mon nom ?... M. de Réga.

LA SERVANTE.

Bon ! je vas lui dire.

RANDAL, seul.

Si on répond oui, ce sera elle... attendons... ô Dieu ! attendre ! Dois-je désirer que ce soit elle ? et ne vaudrait-il pas mieux que je ne la revisse jamais ? oh ! l'impatience me dévore !... (Il crie.) Eh bien ?

LA SERVANTE, du dehors.

Monsieur, cette dame va se rendre avec moi près de vous.

RANDAL.

C'est donc Louise? le cœur me manque! oh! quel supplice d'être obligé de fouler aux pieds l'idole qu'on a si long-temps adorée!

(Pauvrette entre, conduite par la servante, qui se retire ensuite.)

SCÈNE V.

RANDAL, PAUVRETTE.

RANDAL, avec étonnement.

Pauvrette!

PAUVRETTE, avec tranquillité.

Ah! vous voilà, bon ami.

RANDAL.

Tu n'es pas étonnée de me trouver ici?

PAUVRETTE.

Non, sans doute. Où est monsieur de Réga?

RANDAL.

Il n'est pas ici; c'est moi qui me suis servi de son nom pour te demander.

PAUVRETTE.

Je suis bien heureuse: vous voulez bien me parler; vous m'avez donc pardonné?

RANDAL.

Pardonné quoi?

PAUVRETTE.

Mon voyage. Ah! je vous assure, bon ami, que ce n'est pas par caprice que je l'ai fait, mais pour remplir auprès de vous ce que je croyais un devoir. Je n'aurais jamais quitté à cause de moi seule la retraite où vous m'aviez envoyée, quoique j'aie été bien triste pendant ce grand mois que j'ai passé loin de vous; mais je croyais, je sentais que vous étiez malheureux, et j'ai voulu retourner près de vous pour vous consoler, ou du moins partager votre chagrin. C'est peut-être bien hardi à moi d'avoir pensé que ma présence pourrait vous être nécessaire ou agréable; mais que voulez-vous? quand on aime quelqu'un....

RANDAL.

Certainement, ma chère enfant, ta présence m'est toujours agréable, et si j'étais malheureux ce me serait une grande consolation d'avoir près de moi un être aussi affectueux et aussi dévoué que toi. Mais je n'ai aucun chagrin: qui veux-tu qui m'en fasse?

PAUVRETTE.

Alors pourquoi êtes-vous ici? et pourquoi me parlez-vous d'une voix si agitée?

RANDAL.

Je voyage pour des affaires d'intérêt, et si ma voix est altérée, c'est par la fatigue.

PAUVRETTE.

Tenez, bon ami, vous direz ce que vous vou-

rez, mais je ne vous crois pas tranquille et heureux. Si vous l'étiez, vous ne m'auriez pas accueillie tout-à-l'heure si froidement.

RANDAL.

Comment, accueillie si froidement? que veux-tu dire? nous ne nous comprenons pas.

PAUVRETTE.

Vous ne vous rappelez pas que vous avez tout-à-l'heure refusé de me parler malgré mes prières et mes larmes!

RANDAL.

Quand donc?

PAUVRETTE.

Mais quand vous êtes entré avec madame.

RANDAL.

Avec ma femme?

PAUVRETTE.

Sans doute.

RANDAL.

Louise est ici?

PAUVRETTE.

Bon ami, vous ne voulez pas vous rire de moi, n'est-ce pas?

RANDAL.

Tu es sûre qu'elle est ici? elle t'a parlé?

PAUVRETTE.

Mais oui.

RANDAL, se promenant à grands pas.

Ah! elle est ici, Louise! elle est ici! où? dans quelle chambre? Et l'autre?...

PAUVRETTE.

Qui, l'autre?

RANDAL.

Pardonne-moi, Pauvrette; j'ai la fièvre, et je ne sais pas bien ce que je dis et ce que je fais depuis quelques heures. Tu m'as vu quelquefois en proie à des crises semblables. Mais je suis désolé du trouble momentané où je suis tombé, et je voudrais en sortir: aide-moi. Dis-moi tout ce qui s'est passé à mon arrivée.

PAUVRETTE.

C'est bien simple. Henriot, avec lequel je suis venue du Havre, m'avait laissée seule ici un moment. J'ai entendu une voix que j'ai cru reconnaître pour la vôtre. Comme j'hésitais, vous êtes entré avec madame qui m'a grondée fortement de votre part pour avoir quitté la ferme, et m'a ordonné d'y retourner. Comme, pendant ce temps, vous aviez gardé le silence et que je vous suppliais de le rompre, elle m'a dit que vous ne me parleriez pas, parceque vous étiez irrité contre moi; et votre pauvre aveugle s'en est allée en pleurant... voilà tout.

RANDAL, l'embrassant au front.

Pauvre enfant de mon cœur!

PAUVRETTE, pâlisant.

O mon Dieu!

RANDAL.

Me pardonneras-tu ma dureté de tout-à-l'heure?

PAUVRETTE.

Oh ! je suis bien heureuse. — Et vous, jurez-moi que vous n'êtes pas malheureux.

RANDAL.

Je ne suis que souffrant, cela passera bientôt. Laisse-moi, chère petite, quand j'aurai besoin de toi, je t'enverrai appeler.

PAUVRETTE.

Ayez la bonté de me ramener à la porte du corridor seulement. De là je retrouverai ma chambre.

(Il la conduit à la porte du corridor.)

## SCÈNE VI.

RANDAL, LA SERVANTE.

RANDAL.

Il ne faut pas leur donner le temps de s'échapper. Mais où les prendre ? et comment ? ils doivent avoir pris leurs précautions avec les domestiques de l'hôtel comme avec les postillons, comme avec Pauvrette. O Louise !... J'entends du bruit... on met des chevaux à la calèche ; il faut me hâter. (Il appelle.) Mademoiselle !

LA SERVANTE, du dehors.

Voilà, monsieur.

RANDAL.

Dites-moi, mon enfant, quelle chambre occupent ces deux étrangers dont vous m'avez parlé ?

LA SERVANTE, hésitant.

Ma foi... monsieur...

RANDAL, lui donnant de l'argent.

Dépêchez-vous, j'ai une affaire pressée à leur proposer.

LA SERVANTE, prenant l'argent.

On ne m'a pas défendu de dire cela. — C'est celle-ci, monsieur.

RANDAL.

Très bien ; ayez soin qu'on nous laisse libres ici.

(Il prend ses pistolets et va frapper à la porte de Louise.)

LOUISE, en dedans.

Qui est là ?

RANDAL, ouvrant brusquement la porte.

C'est moi.

(Il entre, pousse Louise sur le théâtre et y rentre à sa suite.)

## SCÈNE VII.

RANDAL, LOUISE.

LOUISE.

Randal !

RANDAL.

Oui, Randal, qui vient vous demander compte non plus de son bonheur que vous avez tué, madame, mais de son honneur que vous avez volé. Qu'avez-vous à répondre ?

LOUISE.

Rien.

RANDAL.

Et si Randal vous demande compte de l'ignoble ruse que vous avez employée pour le faire sortir de sa maison par une porte, tandis que vous y introduisiez l'adultère par l'autre, et des larmes que vous avez fait verser à une enfant aveugle par une hypocrite réprimande, et des mensonges misérables que vous avez faits aux postillons et aux filles d'auberge ; vous qui portez son nom, que lui répondrez-vous ?

LOUISE.

Rien.

RANDAL.

Et s'il vous dit que la mort seule peut expier toutes ces infamies, que répondrez-vous ?

LOUISE.

Rien encore.

RANDAL.

A la bonne heure. Asseyez-vous, et attendons votre complice ; vous avez dicté son arrêt.

LOUISE.

Quoi ! ce n'est pas moi qui dois mourir ?

RANDAL.

Non, madame ; outragé par une femme on ne peut se venger que sur un homme.

LOUISE.

Mais s'il est innocent, si toute la faute est à moi seule ?

RANDAL.

Tant pis pour lui ! qui accepte la vie d'une femme lui donne la sienne, et si la femme doit sa vie à quelqu'un c'est l'homme qui paie.

LOUISE.

Ainsi vous êtes déterminé à tuer mon complice, quel qu'il soit ?

RANDAL.

Quel qu'il soit.

LOUISE, se jetant à ses genoux.

Monsieur, vous ne m'avez vu ni pâlir à vos reproches, ni trembler à vos menaces. Mais je vous supplie, pour vous, pour moi, s'il vous reste quelque pitié ; au nom de votre mère que vous avez tant aimée... au nom de vos plus saintes croyances, je vous supplie avec larmes, à deux genoux et les maintes jointes, je vous supplie de m'emmener avec vous maintenant, tout de suite, et de me tuer à une lieue d'ici, sans me demander son nom et sans chercher à le savoir.

RANDAL.

Oh ! vous l'aimez donc bien !

LOUISE.

Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela, mon Dieu !... emmenez-moi.

RANDAL.

Non, non, ce sera là votre châtement, il

sera terrible ! mais vous l'aurez mérité. Si j'avais eu envers vous quelque tort, ou sans cela même.... si vous m'aviez dit franchement : J'aime quelqu'un !... je ne sais pas ce que j'aurais fait : mais je n'aurais pas versé le sang. — Mais vous m'avez trompé ! tromper, c'est lâche et vil ; et pour les lâchetés, je ne connais pas de pitié. Nous resterons ici, et il mourra sous vos yeux !

LOUISE.

Monsieur, monsieur ! méprisez-moi, outragez-moi, tuez-moi ! mais allons-nous-en d'ici bien vite ! venez !

( Elle cherche à l'entraîner. )

RANDAL, la retenant.

Restez ici, madame.

LOUISE.

Vous ne savez pas ce que vous faites là, Randal, c'est horrible ! si j'avais un enfant, si vous le tuiez sous mes yeux, vous me feriez un mal moins atroce qu'en me retenant ici... Partons ! partons !

RANDAL.

Restons.

LOUISE.

Il monte l'escalier, il va venir !

RANDAL, saisissant ses pistolets.

Enfin !

LOUISE, voulant l'entraîner.

Au nom du ciel !

RANDAL.

Il entre !

LOUISE, se jetant sur la porte.

N'entrez pas ! n'entrez pas ! ( On tire la porte du dehors. Randal tire Louise par le bras pour la laisser s'ouvrir. ) Laissez-moi, laissez-moi !... n'entrez pas !

( La porte s'ouvre, Edmond paraît, Randal s'arrête et laisse tomber ses armes. Louise tombe à ses pieds en poussant un cri affreux. )

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EDMOND.

RANDAL.

Edmond !

EDMOND.

Mon frère !

( Moment de silence. )

RANDAL.

Relevez-vous, madame, et sortez... point de paroles, obéissez !...

( Louise sort lentement en jetant sur les deux frères des regards désespérés. )

### SCÈNE IX.

RANDAL, EDMOND.

EDMOND.

J'attends vos ordres.

RANDAL.

Je suis tellement étourdi du coup qui me frappe que je ne sais encore rien de ce que je dois dire ou faire.

EDMOND.

Alors, permettez-moi de vous adresser quelques paroles qui serviront peut-être à simplifier notre position.

RANDAL.

Parlez.

EDMOND.

Je reconnais avoir commis envers vous le plus grand crime que puisse commettre un homme. Je reconnais que je mérite toute votre sévérité et toute votre colère, et je suis prêt à subir le châtement que vous jugerez à propos de m'infliger quel qu'il puisse être ; mais je suis forcé d'y mettre une condition.

RANDAL.

Dans votre position, on en accepte, ou n'en fait pas.

EDMOND.

Pardon ; pour moi je n'ai le droit de rien demander, et je ne demande rien. Mais vous savez que l'homme à qui une femme s'est confiée ne peut et ne doit, dans aucune circonstance, et pour aucune raison humaine, abandonner cette femme. Louise n'a rien... rien à se reprocher ; elle a été entraînée par moi, et je me trouve chargé de sa destinée. Je réponds de sa faute devant Dieu, et de sa destinée devant les hommes ! Je ne veux forfaire à aucun des engagements sacrés que j'ai pris envers elle... oui sacrés, plus sacrés peut-être que tous les autres, parceque ce sont les engagements de la force envers la faiblesse. Je demande donc avant de me livrer à votre discrétion, que vous promettiez de laisser Louise libre de se retirer où elle le voudra avec ma fortune, et d'empêcher que personne la puisse inquiéter d'aucune manière pour ce qu'elle a fait pour moi ; si vous ne me faites pas cette promesse, je serai obligé de lutter pour elle contre vous par tous les moyens qui seront en mon pouvoir ; si vous me la faites je n'ai plus rien à dire, et je me mets tout entier entre vos mains.

RANDAL.

Vous avez ma parole.

EDMOND.

Disposez de moi.

RANDAL.

Je vais le faire, avec l'impartialité et l'inflexibilité d'un juge. Vous convenez que c'est vous qui vous êtes introduit la nuit chez moi pour séduire et enlever ma femme ?

EDMOND.

Vous concevez qu'en ce moment toute excuse de ma part aurait l'air d'un mensonge, et serait une lâcheté : ainsi je ne parlerai que des

faits et non de mes intentions. C'est moi qui la nuit me suis introduit chez vous.

RANDAL.

Et cette lettre infâme où j'étais écarté au nom d'un ami mourant; c'est vous qui l'avez écrite ?

EDMOND.

J'en prends sur moi toute la responsabilité.

RANDAL.

Et maintenant, dites, dites si aucune de mes actions a pu motiver et peut excuser votre conduite envers moi !

EDMOND.

Vous ne m'avez fait que du bien, et vous m'en avez toujours fait. Il n'y a donc rien qui puisse pallier ma faute à mes propres yeux.

RANDAL.

Tu l'avoues donc que j'ai été bon pour toi ? tu te souviens donc du passé ? ton outrage ne t'a donc pas fait oublier mes bienfaits ? Je ne t'en ai jamais parlé, malheureux ! et je ne t'en aurais jamais parlé ; mais c'est qu'il est bien vrai que je t'ai bien des années servi de père. Tu aurais réellement été l'enfant de mes entrailles que je ne t'aurais pas aimé davantage. Du jour où notre mère te laissa entre mes mains tout jeune encore, faible et maladif, jusqu'à celui où, devenu un homme robuste et énergique, tu voulus t'élançer dans le monde et y vivre par toi-même, dis, si-je cessé un instant de veiller sur toi ? Quand tu m'as quitté pour la première fois, tu ne sais pas ce que j'ai souffert ! tu ne sais pas combien m'a paru grande et vide la maison que nous avions habitée ensemble, et que tu me laissais habiter seul ! tu ne sais rien de tous les chagrins que tu m'a causés parceque tu ne m'aimais pas.

EDMOND.

Tout ce que tu voudras, Randal ! mais ne dis pas que je ne t'ai pas aimé.

RANDAL.

Eh ! si tu m'avais aimé, aurais-tu laissé livré à l'isolement et à la désolation celui qui avait été si long-temps ton compagnon et ton soutien ? Je ne te le reproche pas, mon Dieu ! les enfants ne savent jamais comment leur père les aime... mais si tu ne m'avais pas quitté je n'aurais pas senti le besoin de me marier, je n'aurais pas pris ma femme ! j'avais compté sur elle pour te remplacer, pour être la joie de ma vie, la consolation de ma vieillesse ; et tu me l'as enlevée ! mais pour avoir fait cela, il faut, Edmond, que vous soyez bien endurci ou bien téméraire. Vous n'avez donc pas craint que je ne tombasse mort en apprenant votre trahison, et qu'au jour du jugement notre mère ne vint vous crier : « Cain ! Cain ! qu'as-tu fait de ton frère ? »

EDMOND.

Grace ! grace !

RANDAL, le repoussant.

Oh !... oh !... Dieu !

EDMOND.

Pourquoi ne suis-je pas mort avant de la revoir !

RANDAL.

Mais maintenant que vous l'avez revu, vous vous sentez bien encore le courage de mourir, n'est-ce pas ?

EDMOND.

Cela n'est pas difficile.

RANDAL, lui montrant les pistolets.

Vous connaissez ces armes ?

EDMOND.

Oui.

RANDAL.

Elles ont été l'instrument de votre crime, elles seront celui de votre châtement.

EDMOND.

Un instant.

(Il s'assied et écrit.)

RANDAL.

Que faites-vous ?

EDMOND.

Comme il faut que ma mort retombe sur moi seul, j'écris que c'est moi qui me suis tué.

RANDAL.

Êtes-vous prêt ?

EDMOND, après avoir écrit.

C'est fait. Maintenant une seule grâce ! Vous savez que, même devant l'implacable justice des hommes, la mort absout toutes les fautes. Quand je ne serai plus, promettez-moi, non pas de me pardonner, je n'ose pas vous le demander, mais au moins de ne pas maudire ma mémoire. (Randal lui tend la main en détournant la tête; il la saisit vivement et la baise à plusieurs reprises.) Merci ! merci ! mon frère ! maintenant, feu !... je meurs content.

RANDAL, courant à lui les bras ouverts.

Mon frère ! mon frère ! mon frère ! (Il prend dans ses bras Edmond qui le regarde avec anxiété, et l'embrasse convulsivement.) Oui, tu as commis une grande faute ; oui, tu m'as profondément blessé ; mais tu es jeune, mais la passion t'a-veuglé, mais je t'aime !

EDMOND.

Encore ?

RANDAL.

Toujours, malgré tout ; et toi aussi, tu m'aimes, n'est-ce pas ?

EDMOND.

O mon frère !... Maintenant, que veux-tu ? qu'ordonnes-tu ? je me sens la force de tout faire pour ne pas rester indigne de toi.

RANDAL.

Eh bien ! pars, et songe que tu as besoin de te réhabiliter à tes propres yeux.



EDMOND.

Où, je partirai, et je consèrerai cette vie que tu me donnes à expier les immenses fautes de ma jeunesse. Ta vertu ne fait rougir de mon égoïsme; mes yeux se dessillent, et je comprends enfin le devoir. Je sens que je n'ai pas été mis sur la terre seulement pour assouvir mes passions, mais aussi pour y servir Dieu et y secourir mes frères. Chacun doit concourir au grand ouvrage; tu y apportes ton génie, j'y apporterai mon courage. La cause de l'humanité se débat sur la face du monde: pendant que tu la défends ici avec ta plume, j'irai la défendre avec une épée sur les champs de bataille.

RANDAL.

A la bonne heure! je te retrouve tout entier, sang de mon père! Adieu, soldat de la liberté, je te bénis!

EDMOND.

Les soldats que bénissent les apôtres vivent en héros ou meurent en martyrs. Adieu, adieu, mon frère!

(Il sort.)

RANDAL, seul.

Pauvre Edmond! tu crois tout fini, parceque ton vieux frère t'a pardonné! ton vieux frère n'en est qu'à la moitié de sa tâche!

ACTE CINQUIÈME.

Une chambre avec plusieurs portes. A gauche, une fenêtre ouvrant sur un balcon.

SCÈNE I.

HENRIOT, seul.

Où est-elle? où est Pauvrette?... pourvu qu'elle ne soit pas venue... Je tremble... il y a là un précipice horrible. Voyons... Non, rien... O mon Dieu! je vais la chercher partout.

SCÈNE II.

RANDAL, HENRIOT.

RANDAL.

Henriot!... Henriot!

HENRIOT.

Me voilà, monsieur.

RANDAL.

Mon frère est-il parti?

HENRIOT.

Monsieur, il vient de s'embarquer dans le bateau à vapeur de Rouen... Quand vous entendrez tout-à-l'heure sonner la cloche, il sera parti.

RANDAL.

Dieu soit loué!

HENRIOT.

Qu'avez-vous à m'ordonner?

RANDAL.

J'ai une prière à te faire, mon vieil ami.

HENRIOT.

Une prière à moi? monsieur, vous savez bien...

RANDAL.

Je sais bien qu'il n'y a personne au monde de plus dévoué que toi, et que tu es prêt à tout faire pour moi. Cependant les circonstances où je me trouve sont si graves que je ne serai pas

tranquille avant que tu m'aies donné ta parole d'exécuter à la lettre mes instructions, quelles qu'elles soient.

HENRIOT.

Monsieur, j'ai servi vingt ans votre père avec fidélité; je vous ai vu naître et je vous ai élevé. Voilà trente ans que nous vivons ensemble, et, depuis ce temps-là, j'ose croire que vous n'avez jamais eu à vous plaindre de moi, et que rien n'a jamais pu vous faire douter de mon affection pour vous.

RANDAL.

Jamais, mon bon Henriot.

HENRIOT.

Comme je dois vous être fidèle jusqu'au bout, quoi qu'il arrive, et que je n'ai le droit ni la volonté de vous rien refuser, je vous jure que j'accomplirai avec zèle et soumission les ordres que vous allez me donner.

RANDAL, lui serrant la main.

Merci... Il faut que je me tte, mon vieux.

HENRIOT.

Je m'en doutais, monsieur.

RANDAL.

Sais-tu pourquoi?

HENRIOT.

Je crois le savoir.

RANDAL.

Eh bien, il faut que personne ne s'en doute excepté toi, et... et eux. Il n'y a pas de leur faute: ce sont des événements que je ne peux pas t'expliquer qui ont amené cela. Ainsi je te défends, je te prie de ne pas leur en vouloir de ma mort, et surtout de ne jamais leur laisser soupçonner rien.

HENRIOT.

Bien, monsieur.

RANDAL.

Mais il y a aussi le monde, qui voudra savoir la cause de ma mort, et dont il faut tromper la mauvaise curiosité. C'est pour cela que j'ai besoin de toi. Il faut que cette mort soit attribuée au chagrin que m'auront causé de mauvaises affaires! Tu feras croire que je ne livrais en secret à des spéculations hasardeuses et que je m'y suis ruiné.

HENRIOT.

Mais, monsieur, c'est impossible; je ne puis pas entacher votre mémoire.

RANDAL.

Quand je t'ai parlé de suicide, tu n'as pas cherché à m'en détourner, parceque tu sais que je ne fais jamais rien sans de bonnes raisons. Ne cherche donc pas à me détourner d'une résolution, moins importante sans doute, mais aussi nécessaire. D'ailleurs, j'ai ta parole. Voici un écrit où je te laisse l'autorisation et les moyens de liquider ma fortune de manière à faire croire que j'étais ruiné. Tu tireras cent cinquante mille francs de mes propriétés; tu iras en porter trente de ma part à mon notaire, pour qu'il paie mes dettes, et quatre-vingt mille à ma femme. Tu placeras les quarante mille francs restant sur l'État, moitié à ton nom, moitié à celui de Pauvrette. Quant à elle, tu la conduiras loin de Paris, dans un endroit où on ne connaîtra ni toi ni elle, afin que votre aisance ne fasse rien soupçonner. Tu ne la quitteras jamais, n'est-ce pas, mon vieux? et tu reporteras sur elle toute l'amitié et tout le dévouement que tu avais pour moi.

HENRIOT.

Oui, monsieur. Est-ce tout?

RANDAL.

C'est tout. Maintenant, adieu.

HENRIOT, s'en allant.

Adieu, monsieur. (Revenant.) Adieu, mon enfant. (Il se jette dans ses bras.) Ah! je n'aurais jamais cru que ce serait moi... Adieu, monsieur.

(Il sort en pleurant.)

RANDAL, seul.

Pauvre Henriot! Et mon frère! et Louise elle-même... oh! ils me pleureront, eux aussi, et bien amèrement. Mais ma dernière pensée, ma dernière bénédiction seront pour ma fille adoptive, pour cet ange d'innocence et de bonté que je suis forcé d'abandonner au milieu des orages du monde... Adieu, Pauvrette.

(Il ouvre la porte d'une petite chambre à droite.)

## SCÈNE III.

RANDAL, PAUVRETTE.

RANDAL.

Elle ici! (Pauvrette s'avance sans rien dire sur le

seuil de la porte et étend les bras pour empêcher Randal de passer.) Chère enfant, que veux-tu?

PAUVRETTE.

Rien, monsieur.

RANDAL.

Que fais-tu dans ma chambre? (Elle ne répond rien et continue d'étendre les bras.) Pourquoi étends-tu ainsi les bras? veux-tu que je te conduise quelque part?

PAUVRETTE.

Non, je veux rester là.

RANDAL.

Tu ne peux cependant y rester, Pauvrette, j'ai besoin d'entrer dans ma chambre.

PAUVRETTE.

Je ne veux pas que vous y entriez.

RANDAL.

Et pourquoi?

PAUVRETTE.

Parceque vos pistolets y sont.

RANDAL.

Mes pistolets!

PAUVRETTE.

Oui, ils y sont, et chargés... j'en suis sûre, je les ai touchés et sondés moi-même.

RANDAL.

Malheureuse enfant! tu pouvais te tuer!

PAUVRETTE.

Qu'est-ce que cela fait? vous voulez bien vous tuer, vous.

RANDAL.

Moi?

PAUVRETTE.

Certainement.

RANDAL.

Qui peut te faire croire cela?

PAUVRETTE.

Tout. Si je ne vois pas, j'entends bien. Ah! je n'ai pas écouté un mot de ce qui s'est dit, mais je sais les personnes qui sont ici... des cris, des larmes, des sanglots sont venus jusqu'à moi; et toutes vos voix tremblent quand vous parlez. Ne dites-vous pas que vous voulez entrer dans votre chambre?

RANDAL.

Sans doute.

PAUVRETTE.

Sans doute! Tenez, vous venez de dire cela avec la voix d'un criminel; et contre qui voulez-vous commettre un crime si ce n'est contre vous-même! Vous qui êtes si grand, ne mentez pas: vous voulez vous tuer, avouez-le.

RANDAL.

Pauvrette! Pauvrette! pourquoi êtes-vous ici, et pourquoi venez-vous troubler un sacrifice douloureux mais nécessaire?

PAUVRETTE.

Nécessaire? pourquoi?

RANDAL.

Mon enfant, restez dans votre chambre

et votre naïveté, et ne cherchez pas à descendre au fond de nos cœurs. Vous ne pouvez rien savoir de ce qui s'y passe.

PAUVRETTE.

Je ne puis rien savoir, dites-vous ? je sais tout.

RANDAL.

Tout !

PAUVRETTE.

Est-ce que depuis un an entier je ne vous sens pas malheureux?... Ah ! je souffrais plus que vous ne pouvez croire, quand j'ai été obligée de me séparer de vous ; je savais quelles douleurs je laissais derrière moi, et je ne savais pas quels malheurs je trouverais à mon retour. Dans ma solitude, quelles angoisses ! mon cœur me disait que chaque jour vous souffriez davantage, et je me reprochais de ne pas être près de vous, quoiqu'on m'en eût chassée!... ah ! je remercie Dieu de m'avoir inspiré le courage de vous désoler, et de m'avoir amenée ici, pour vous défendre contre vous-même... je sais tout, vous dis-je, votre frère a enlevé votre femme, et vous voulez vous tuer.

RANDAL.

Eh bien ! puisque tu connais mon malheur, tu ne me demanderas plus s'il est nécessaire que je meure.

PAUVRETTE.

Écoutez-moi, mon ami ; je ne chercherai pas à vous persuader par des paroles étrangères : tout ce que je sais, c'est de vous que je l'ai appris ; je ne puis que vous répéter ce que vous m'avez dit. Si mes discours ne pénétrèrent pas jusqu'à votre cœur, c'est que vous aurez oublié, dans un jour d'affliction, tout ce que vous avez cru et enseigné dans vos jours de calme et de prévoyance. Dieu m'a placée à côté de vous, comme un écho fidèle, pour vous renvoyer vos pensées d'autrefois, et pour toucher votre âme avec votre propre voix... Ne m'avez-vous pas dit, ô vous qui avez déjà fait descendre dans l'esprit de la pauvre aveugle une lumière que ses yeux ne verront jamais ! ne m'avez-vous pas dit que nous ne devons avoir qu'un seul maître, Dieu ? et un seul conseiller, la conscience ?

RANDAL.

C'est vrai.

PAUVRETTE.

Eh bien ! répondez-moi : Votre conscience vous a-t-elle conseillé, et Dieu vous a-t-il ordonné le suicide ?

RANDAL.

Mais, Pauvrette...

PAUVRETTE.

Ah ! vous voyez bien ! vous n'osez pas répondre ; vous sentez bien que vous avez tort ! ah ! quel sera mon désespoir, s'il faut

que je voie mourir à-la-fois mon ami et mon amitié ! s'il faut que je m'efforce d'oublier ce que j'aurais le plus admiré, le plus vénéré, après Dieu ! O Randal ! je vous supplie de vous souvenir de vous-même... et de ne pas mourir autrement que vous n'avez vécu.

RANDAL.

Mais le déshonneur, Pauvrette ! le déshonneur !...

PAUVRETTE.

Je ne comprends pas que vous soyez déshonoré parceque l'on vous a fait un grand mal !... pourquoi voulez-vous donc qu'on vous punisse d'une faute que vous n'avez pas commise ?

RANDAL.

Mon enfant, tu ne connais pas le monde ; tu ne sais pas qu'il est des malheurs qu'il ne vous pardonne jamais, et que son plus grand plaisir est de poursuivre, l'injure à la bouche, ceux qui ont eu l'audace de se montrer meilleurs que lui.

PAUVRETTE.

Non, je ne connais pas le monde dont vous parlez, et je me réjouis de ne pas le connaître. Laissez dire tous ces gens que vous méprisez, sans doute, et ne placez votre honneur que dans l'estime des gens qui vous ressemblent... vous trouverez encore des cœurs honnêtes, qui vous donneront toutes leurs sympathies, ou, du moins, à défaut des autres, vous en avez un sur lequel vous pourrez toujours compter.

RANDAL.

Oh ! s'il y avait au monde beaucoup d'être comme toi, Pauvrette, on y serait aussi heureux que dans le ciel. Mais tu es la seule ici-bas de ton espèce... les hommes sont lâches et mauvais ; et ceux pour lesquels on a le plus fait, ceux qu'on a le plus aimés, ceux sur lesquels on a le plus droit de compter, sont ceux qui nous trahissent le mieux. Edmond ! Louise !...

PAUVRETTE.

Eh bien ! mon ami, parcequ'ils ont oublié leurs devoirs, oublierez-vous les vôtres ?...

RANDAL.

Des devoirs ? je n'en ai pas.

PAUVRETTE.

Vous en avez de sacrés.

RANDAL.

Envers qui ?

PAUVRETTE.

Envers moi.

RANDAL.

Envers toi ?

PAUVRETTE.

Oui, envers moi, qui n'ai pas de famille,

point d'amis, qui ne vois pas la lumière du soleil, et qui n'aurai plus qu'à mourir le jour où vous serez mort. Votre premier bienfait vous a à jamais lié envers moi, et vous n'avez plus le droit d'abandonner celle que vous avez sauvée un jour de la misère et tous les jours du désespoir.

RANDAL.

Pauvrette!

PAUVRETTE.

Vous avez des devoirs envers tous les malheureux dont vous soulagez la détresse; vous en avez enfin envers ceux qui viennent de vous offenser, et qui ont besoin de votre miséricorde, car ils vous ont fait bien du mal.

RANDAL.

Peut-être as-tu raison, Pauvrette? peut-être est-ce un crime que je vais commettre? je n'en sais rien... j'en suis arrivé à ne plus distinguer le mal du bien. Mais que mon action soit bonne ou mauvaise, peu m'importe; je la ferai, parceque j'ai envie de la faire, voilà tout. Pour le reste, c'est Dieu que cela regarde. Qu'il juge, qu'il approuve, qu'il condamne qui bon lui semblera, moi je veux mourir, et je mourrai; parceque je suis las de vivre dans un monde égoïste et menteur, de lutter contre des ennemis ignobles et de me dévouer pour des amis ingrats; parceque la gloire est un grelot banal, la justice un mensonge, la liberté une chimère, et l'amour... oh! l'amour seul pouvait me faire vivre, et l'amour me manque à jamais!

PAUVRETTE.

Mais si l'on vous disait: « Il y a un être plus isolé que vous encore et plus malheureux; un être qui a souffert à cause de vous tout ce que vous vous plaignez d'avoir souffert pour une autre, et qui a renfermé dans son sein toutes les douleurs que vous aviez au moins la consolation d'épancher au dehors; un être qui a prié Dieu tous les jours de lui ôter toute espérance de bonheur en vous donnant celui que vous desiriez... » Si l'on vous disait: « Cette femme dont l'amour ne s'est jamais montré et jamais lassé, elle est là près de vous, prête encore à partager tous vos chagrins, à pleurer la moitié de vos larmes, à donner toute sa vie pour embellir quelques jours de la vôtre, et demandant à genoux les restes de ce cœur déchiré par une autre... » Si je vous disais cela, Randal, auriez-vous pitié de votre pauvre aveugle?

(Elle tombe à genoux en pleurant.)

RANDAL, la relevant.

Pauvrette! tu m'aimes, ma Pauvrette, j'aurais donc pu être aimé encore, être aimé éternellement! j'aurais pu être aimé, moi, Randal! Ah! tu étais bien la femme qu'il me fallait et j'ai été insensé le jour où j'ai pu jeter les yeux sur une autre! Toi la plus douce, la meilleure,

la plus dévouée des femmes! et la plus belle aussi, car ton visage peint ton âme. Avec toi, quel calme! et quels travaux! comme j'aurais fièrement marché à l'avenir appuyé sur cet ange! O mon Dieu! que de vertus elle m'aurait données! que de bonheur! que de bonheur pour nous deux, Pauvrette! car, moi aussi, va! je t'aurais aimée!... Mais je suis marié, Pauvrette, et je ne puis t'aimer sans appeler sur ta tête toutes les malédictions du monde... Adieu! adieu!

(Il s'échappe et entre dans sa chambre.)

PAUVRETTE, le poursuivant au hasard.

Randal!... Randal!... Au secours!... au secours!... au secours!...

#### SCÈNE IV.

PAUVRETTE, LOUISE.

LOUISE.

Rassurez-vous, Pauvrette.

PAUVRETTE, d'une voix étouffée.

Sauvez-le! sauvez-le!...

LOUISE.

Rassurez-vous, vous dis-je, il est sauvé! j'étais là, derrière la porte de la chambre, j'ai tout entendu et je lui ai enlevé ses armes. Les voici.

PAUVRETTE, étendant les mains.

Que je les touche! (Après avoir touché les pistolets que Louise lui présente.) Ah! madame! (Elle saisit la main de Louise et la baise à plusieurs reprises.) Mais il va revenir!

LOUISE.

Ne craignez rien; j'ai pourvu à tout. Pauvrette, je vous ai fait souffrir, je vous ai offensée.

PAUVRETTE.

Madame...

LOUISE.

Je ne vous demande pas votre pardon, je sais que vous êtes un ange et que vous pardonnez le mal aussitôt qu'on vous l'a fait; mais je vous prie d'intercéder pour moi celui que j'ai desolé. Dites-lui que je me suis repentie amèrement de mon crime, que j'ai compris au moment suprême toute sa grandeur et toute sa bonté, et que je serai morte plus désespérée de son malheur que du mien... Consoloz-le, Pauvrette, et faites-lui oublier celle qui l'a tant fait souffrir. (On entend sonner une cloche.) Edmond est parti! Pauvrette, priez pour votre sœur criminelle et repentante!

PAUVRETTE.

Madame...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, RANDAL.

RANDAL, dans les coulisses.

Mes armes ! où sont mes armes ?..

LOUISE.

Vous n'avez plus besoin de mourir, Randal, vous êtes libre !

(Elle court à la fenêtre avec les pistolets et s'élançe dans le précipice.)

RANDAL ; il court à sa suite et s'arrête en poussant un cri affreux.

Ah ! Pauvre Louise !

(Pauvrette tombe à genoux et prie en silence.)

## SCÈNE VI.

RANDAL, PAUVRETTE, RÉGA.

RÉGA.

Louise ! où est Louise ?..

RANDAL, lui montrant le précipice.

Là, monsieur !

RÉGA.

Morte ?

RANDAL.

Morte !

RÉGA.

Malheureux ! je l'ai perdue !

RANDAL.

Oui, monsieur : c'était moi que vous vouliez frapper, c'est elle que vous avez tuée. Maintenant, allez chercher votre récompense, monsieur, et annoncez en même temps à vos maîtres que je leur ai déclaré sur un cadavre une guerre éternelle.

FIN DE RANDAL.

005801043